

ANFOS MARTIN

JULES CASSINI
1847-1896



En souvenir de mon Père Anfos MARTIN
Anfos MARTIN Fils
14 Octobre 1950

Jules CASSINI

Jules Cassini est né à Morières, alors simple hameau de la commune d'Avignon, le 9 juin 1847.

Il était d'origine italienne. Son grand-père, Jacques Cassini, le premier de ses aïeux qui soit venu dans notre pays, était maçon à St-Saturnin-lez-Avignon. Son père, Etienne Cassini, né en 1825, était cordonnier à Morières. C'était un homme d'une forte corpulence, soigné dans sa tenue et fort aimable.

D'abord simple ouvrier, Etienne Cassini s'établit, après son mariage, avec une jeune fille de Morières, Thérèse Gounin, dans une vieille petite maison de la Grand Rue qui était à sa femme et qui, autrefois avant la Révolution, avait appartenu à Fortia-Durban, un des nobles de Morières où un quartier du terroir, la Fortia, porte son nom et un des historiens de notre Comtat Venaissin des plus fécond et des plus érudits.

C'est dans cette maison, à proximité de celle d'Agricol Perdiguier et de l'Abbé Poulle, que Jules Cassini naquit et que ses précieuses qualités commencèrent à se faire jour.

Etienne Cassini et sa famille alla ensuite demeurer dans une autre maison de sa femme, plus confortable, au quartier des Bourgades, à côté de celle de son cousin, André Gounin, qui était mon oncle.

C'est là que je l'ai connu.

Je passais des heures entières, dans mon enfance, agenouillé sur le banc de pierre qui se dressait au bas de sa fenêtre grillagée, pour le regarder frapper le cuir ou tirer le ligneul.

Sa femme était comme lui, d'une taille avantageuse et d'un physique agréable.

Les femmes de la famille Gounin étaient d'ailleurs désignées, alors et il n'y a pas longtemps encore à Morières, sous le nom de Belles femmes, parce qu'elles étaient, pour la plupart, grandes, fortes et ressemblaient de visage aux Faustines des médailles romaines.

Une de ces Gounin avait épousé, en 1790, Pierre Perdiguier, un menuisier-paysan de Morières qui, lorsque la France fut déclarée en danger, s'était engagé comme volontaire, avait été élu capitaine de l'armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, par ses camarades d'Avignon et, après la victoire, était retourné, nouveau Cincinnatus, dans son village, pour reprendre son rabot et son araire.

Et de ce mariage était né, en 1805, Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, l'apôtre, le Saint-Vincent-de-Paul du compagnonnage, Dupuy Patriciale Fénelon des travailleurs, dont la réputation est aujourd'hui universelle et que Frédéric Mistral a pris comme héros du plus beau de ses poèmes, Calendal, sous le nom de La Vertu d'Avignon (1).

Une autre de ces Gounin avait épousé Philippe Caristie, l'ingénieur en chef des Ponts et chaussées du département de Vaucluse de 1804 à 1817, un ancien ingénieur de l'expédition d'Egypte, en 1798, le frère d'Auguste Caristie qui, de 1823 à 1829, restaura l'Arc de triomphe et prépara la restauration du Théâtre antique d'Orange.

Et de ce mariage était né Caristie-Martel qui avec sa fille, Mme Léa Caristie-Martel, épouse de M. Maujan, député de Paris, furent deux artistes réputés de la Comédie Française.

C'est Mme Léa Caristie-Martel qui, en 1886 créa, avec talent, au Théâtre Antique d'Orange, rendu par son grand-oncle aux représentations artistiques, le rôle de Minervine, dans L'Empereur d'Arles, la belle tragédie du regretté poète Alexis Mouzin.

Et voici maintenant que du mariage d'Etienne Cassini avec Thérèse Gounin venait de naître Jules Cassini qui allait devenir un bon poète français, un félibre majoral, un maître écrivain, en prose et en vers.

Honneur aux femmes qui ont mis au monde de pareils enfants et ont su les préparer pour un grand avenir et même pour la gloire!

En attendant d'être un jour un homme, le petit Jules, comme tous les enfants de son âge, allait à l'école et s'amusait.

Et vous pouvez croire qu'il en déchirait des blouses et des culottes, aux cachettes, aux barres, à saute-mouton, et qu'il en faisait tourner des toupies et courir des cerceaux et entrechoquer des billes, et qu'il en confectionnait des sifflets de canne, des canonniers de sureau et des cerfs-volants de papier!

Au Pont des Meunières, sur les pierres à laver du Petit Canal, malgré les lavandières qui le faisaient fuir, il aimait à façonner des pétards et des bonshommes de boue.

Qui sait? Peut-être que Paul Giéra, l'un des sept fondateurs du Félibrige, qui venait souvent à Morières où il avait été placé en nourrice dès sa naissance à côté du Pont et qui signait parfois ses contes en vers du nom de son père nourricier, Grabié di Moumiero, était là, amusé et souriant, qui le regardait avec affection!

Au Clos qui est de l'autre côté du village, le jeune amateur de jeux faisait dans les prairies, les friches et les guérets des liasses de sauterelles multicolores et de grillons noirs pour une calandre en cage qu'avait son père.

(1) Voir mon ouvrage sur Agricola Perdiguier, sa vie, son œuvre et ses écrits.

Le château du Clos où le chevalier de Folard, le célèbre stratège des VII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, avait eu sa famille et où, à l'époque de la Révolution, M. de Félix, qui se cachait dans un tonneau vide, avait été pris et conduit à la guillotine, l'attirait et il aurait bien voulu pouvoir aller rôder dans sa pinède.

Le jeudi et pendant les vacances, l'enjoué petit garçon grimpeait, avec ses camarades, sur le plateau couvert de cailloux et de bois de Châteauneuf de Gadagne où, au milieu de la pente opposée, celle du levant, s'élève le château de Fontségugne, berceau de la Renaissance provençale.

Que de beaux points de vue il y avait là! Et, dans les garrigues et les talus boisés, que d'arbres, de plantes, d'oiseaux, de bestioles, de fleurs de toute espèce!

Les garçonnetts y jouaient à la chasse avec des arbalètes de leur fabrication, dans les chênes nains, les yeuses et les genêts odorants, effrayant les lapins dans leurs trous et les perdreaux sous les cadés.

Et puis, las et traînant la jambe, le futur poète retournait chez lui avec ses compagnons à la nuit tombante, rapportant, selon la saison de la mousse et du petit houx pour sa Crèche, des fleurs de coquelicots et de genêts pour la Fête Dieu, du thym pour les potages à l'ail de sa mère et des bouquets d'aspic destinés, avec le basilic en pot traditionnel, à parfumer l'atelier de son père.

Jules Cassini enfant était moins empressé pour l'étude que pour le jeu. Il fréquentait l'école communale, qui était tenue alors par les Frères de la Doctrine chrétienne.

Dans cette école, on finissait bien par apprendre à lire, à écrire et à compter; mais l'enseignement religieux: prières, catéchisme, histoire sainte, cantiques, y tenaient trop de place et l'enseignement général, presque tout en exercices écrits ou en exercices de récitation, y était trop livresque.

Le jeune chasseur à l'arbalète, le ramasseur de sauterelles, le pétrisseur de pétards de boue ne s'y plaisait pas. Il était intelligent; il apprenait facilement ses leçons, mais l'école ne l'intéressait pas; c'était pour lui, un lieu triste, lugubre, une véritable prison, dont il cherchait à s'échapper pour aller courir dans les champs, au milieu des curiosités et des beautés de la nature.

Dans une lettre à Baptiste Bonnet, à propos de Vie d'enfant, l'ouvrage capital de ce dernier, Jules Cassini raconte comment il faisait l'école buissonnière et comment il en était puni par ses parents:

— Se, coume tu, dit-il, n'aviéu pas l'obligacioun de faire tres-tres sus li routo pèr acampa de bouso, aviéu aquelo d'ana à l'escolo, e m'èro talamen terrible d'èstre embarra que m'escapave tant que poudiéu pèr ana trouva Jan-di-le sus la mountado de Castèu-Nòu. Aquéu Jan-di-le èro un drole de moun tèms qu'èrian ami e que si gènt, nòsti vesin, mandavon é bouso em' uno barioto pardine! E iéu, amor qu'avié uno bariato emé la liberta de landa descaus sus li camin en la fasènt courre, l'atrouvave lou plus urous dóu mounde e l'anave jougne pèr faire coume éu...

Acò, fau dire èro lou desespèr de moun paire e de ma maire. Pèr éli, agué'n enfant que mancavo l'escolo èro lou darrié de tout.

Peréu, quand arribave, me plouvié uno reissado de cop de tiro-pèd, car moun paire estènt courdounié, l'avié de longo i man, e te responde d'uno que lou manejava bèn, subre-tout que n'èro pas mousi! Ero un oumenas grand coume la caisso de noste reloge e forço pu larg dins l'en-aut.

Quand aviéu aganta ma bono endoursado m'esquihave, coume un cat bagna, dins la cousino e aqui, ma maire me fasié cènt cop mai de mau en me pessugant lou fege emé de paraulo: après lou courpourau, arribavian à l'esperitau.

— Iéu, me disié ma bono maire, iéu que t'ame mai que mis iue! Iéu, apoundié de mai en mai tristasso, qu'aquéli cop de tiro-pèd me fan sauna lou cor, es-ti poussible que te metes dins lou cas de lis amerita e de me faire tant peno? Vos dounc èstre un desnatura? Te mouques di cousèu que te doune de l'ounour dóu mounde e de la gràci de Diéu? He bèn! sies un marrit enfant!

Aqui ié teniéu plus. Gounfle e suplicous mastegave: — Lou farai plus, lou farai plus! E li lagremo qu'aviéu retengudo enjusquo alor desboundavon à bódre de mis iue... (1)

(1) Si comme toi, je n'avais pas l'obligation de ramasser du crottin sur les routes, en grelottant, j'avais celle d'aller à l'école, et c'était tellement terrible pour moi d'être enfermé, que je m'échappais, dès que je le pouvais, pour aller trouver Jandilet à la montée de Châteauneuf. Ce Jandilet était un garçonnet de mon âge, avec lequel j'étais bien ami, et que ses parents, mes voisins, envoyaient ramasser du crottin avec une brouette, parbleu! Et moi dès lors qu'il avait une brouette et la liberté d'aller à toute vitesse, pieds nus, sur les chemins, en la faisant courir, je le considérais comme le plus heureux du monde et j'allais le rejoindre, pour faire comme lui...

Cela, il faut le dire faisait le désespoir de mon père et de ma mère. Pour eux, avoir un enfant qui manquait l'école, était le comble de l'infortune!

Aussi lorsque je retournais, il me pleuvait sur le dos une averse de coups de tire-pied, car mon père, étant cordonnier, avait cette lanière de cuir toujours sous la main, et je t'assure qu'il la maniait bien, n'étant pas

moisi! C'était, en effet, un véritable géant, grand comme la caisse de notre vieille horloge et beaucoup plus large d'en haut.

Lorsque j'avais essuyé une bonne rossée, je me glissais, comme un chat mouillé, dans la cuisine et là, ma mère me faisait cent fois plus de mal, en me pinçant le foie avec des paroles. Après le corporel, venait le spirituel.

— Moi, me disait ma bonne mère, moi qui t'aime plus que la prune de mes yeux. Moi, ajoutait-elle, de plus en plus attristée, que ces coups de tire-pied me font saigner le cœur, je ne comprends pas que tu te mettes dans le cas de les mériter et de me faire tant de peine. Tu veux donc être un dénaturé? Tu te moques des conseils que je te donne, de l'honneur du monde et de la grâce de Dieu. Eh bien! tu es un mauvais fils.

Là, je n'y tenais plus; le cœur gros et suppliant, je bredouillais: — Je ne le ferai plus! Je ne le ferai plus!

Et les larmes que j'avais retenues jusqu'alors, débordaient à flots de mes yeux.

Jules Cassini n'a jamais fréquenté d'autre école que celle des Frères de Morières; il s'est instruit, par la suite, en lisant et en observant; c'est un autodidacte, comme son célèbre concitoyen, Agricole Perdiguer. Après sa Première Communion cependant, ses parents, le voyant intelligent et pensant qu'il ne lui manquait, pour faire de bonnes études, que la tranquillité d'un pensionnat, eurent l'idée de le placer au Petit Séminaire d'Avignon. Mais il aimait trop son indépendance, son village, les champs et ses camarades, pour accepter d'être ainsi tout à fait emprisonné. Il supplia, gémit, pleura et cria tellement; il se traîna par terre avec tant de violence et de désespoir que sa mère et son père même, craignant de le voir tomber malade, renoncèrent à leur projet.

— Justamen, (racontait-il un jour à ce sujet), veniéu d'eventa uno poulido pipo e me disiéu: Moustre! se vas au couvènt, poudras plus fuma nimai faire la voto e dansa lou dimenche après vèspro! (1)

(1) Justement, je venais d'inventer une jolie pipe et je me disais: Coquin: si tu vas au couvent, tu ne pourras plus fumer ni faire la fête votive, ni danser le dimanche après vêpres!

En 1855, les parents de Jules Cassini lui avaient donné une petite sœur surnommée Louise qu'il aimait et qu'il a toujours aimée beaucoup.

Cette Louise devint, comme sa mère, une des Belles femmes de Morières et mon oncle Léon Alliaud (1), qui était de son âge, conçut pour elle un amour des plus ardents et des plus purs. A peine âgé de dix-sept ans, il lui écrivait des vers dont il m'est agréable de citer quelques strophes, en souvenir d'elle que j'estimais beaucoup, et de lui qui a été mon véritable père spirituel.

(1) Léon Alliaud, né à Morières, le 9 janvier 1855, est mort à Bordeaux, le 31 octobre 1939. Il était le frère de ma mère.

Après avoir été le plus brillant élève du Petit Séminaire et du Lycée d'Avignon du Lycée Louis le Grand et de l'Ecole normale supérieure de Paris, il fut nommé professeur de philosophie au Lycée d'Alger, puis Inspecteur d'Académie à Oran, Alger, Amiens, Bordeaux et finalement Inspecteur général de l'Instruction publique. C'était une intelligence d'élite, un latiniste des plus éminente, un cœur sensible, un esprit solide et droit, un écrivain impeccable.

Pourquoi donc t'aimer tant, jeune fille aux yeux bleus,
Toi dont l'âme est si pure encore et si naïve?
Pourquoi donc t'aimer tant, toi dont la voix plaintive,
Me fait croire parfois à des accents des cieux?

Qui donc a mis en toi tant d'attraits et de charmes
Pour me ravir mon âme et m'enchaîner mon cœur?
Et pourquoi, loin de toi, n'ai-je d'autre bonheur
Qu'être triste, gémir et répandre des larmes?

Ta bouche cependant, suave et toute en fleurs,
Ne m'a point dit: Je t'aime, avec un doux sourire;
Mais, dans ton œil profond, dès longtemps j'ai pu lire,
Ce mot si doux: amour, qui calme les douleurs.

Mais de même que les fleurs printanières, trop hâtives, les amours de jeunesse, trop précoces, sont généralement éphémères.

Le jeune Léon partit pour Paris, où il devait terminer ses études.

Dans une pièce de vers qu'il adressa alors à sa bien-aimée, pour lui demander une fleur comme souvenir, il a le triste pressentiment qu'il ne retournera plus au village qu'à de longs intervalles et qu'il ne la verra par conséquent peut-être plus.

Cette pièce débute ainsi:

Voici Noël; bientôt peut-être
Un beau matin, je partirai
Et loin du toit qui m'a vu naître,
Gros de soupirs, je m'en irai.

Et puis, mon Dieu, quand reviendrai-je
Voir ceux que j'aimais au pays?
Hélas! pauvre exilé, le sais-je?
Les pleurs sont-ils sitôt taris?

L'hirondelle, quand recommence
L'hiver froid, quitte nos climats;
Mais elle sait, douce espérance,
Quand finiront les noirs frimas.

Pour moi beaucoup moins heureux qu'elle,
En partant, je n'ai nul espoir:
Elle reviendra l'hirondelle,
Mais reviendra sans me revoir.

Quant à Louise, elle se maria, le 14 mai 1881 avec un jeune homme de Morières, de sa condition et d'un an plus âgé qu'elle, qui était maréchal-ferrant à Toulon; elle le suivit dans cette ville et ne retourna plus à Morières que très rarement; elle vécut heureuse avec son mari, dont elle eut plusieurs enfants et sa descendance existe toujours.

A la fin de novembre 1861, les parents de Jules Cassini lui donnèrent une autre sœur. Mais hélas! elle ne vécut que trois jours et son infortunée mère la suivit dans la tombe quatre jours plus tard, le 2 décembre, à peine âgée de 39 ans.

Le pauvre Étienne Cassini et ses deux enfants, furent interdits et anéantis par un tel malheur et demeurèrent assez longtemps dans une tristesse mortelle.

Jules Cassini s'en ressentit toute sa vie. Il a écrit, bien des années après:

Aviéu trege an alor, i'a proun de tèm̄s d'acò,
Quand m'arribé ço que pòu n'arriba qu'un cop...
Aquel orre moumen entamenè ma vido
E leissè lou charpin dins moun amo embrunido,
E sèm̄pre ai davans iéu l'espetaclous tablèu
Que m'abeurè lou cor d'amaran e de fèu (1)

(1) (J'avais treize ans alors — il y a déjà longtemps de cela — Quand il m'arriva ce qui ne peut arriver qu'une fois... — Cet horrible moment entama ma vie — Et laissa le découragement dans mon âme attristée — Et toujours j'ai devant les yeux, le spectacle effrayant — Qui m'abreuva le cœur d'amertume et de fiel).

Mais, avec le temps, tout s'apaise. Peu à peu les désespérés reprirent goût à l'existence. Jules Cassini n'alla plus à l'école et travailla, comme cordonnier, avec son père.

Il connaissait déjà, pour avoir observé ce dernier dans son travail, les principes du métier, il n'avait plus qu'à se perfectionner en le pratiquant, et, comme il était très adroit, il fut vite capable non seulement de ressemeler de gros souliers de paysans, mais de monter d'élégantes bottines de dames.

Pendant six ans, il tira le ligneul. Mais cela ne l'empêcha pas d'étudier la musique, d'apprendre à jouer de la flûte et de tenir sa partie dans l'orphéon du village.

La musique et le chant étaient alors partout très en honneur.

Les jeunes gens apprenaient la musique pour être classés, en arrivant au régiment, comme musiciens et pour jouir ainsi de certains avantages pendant tout leur séjour sous les drapeaux. La connaissance de la musique les incitait, de retour dans leurs foyers, à faire partie d'une fanfare et d'un orphéon.

Aujourd'hui, depuis la suppression des musiques régimentaires, les fanfares et les orphéons ont disparu de nos campagnes, pour faire place à des sociétés de sport. Il faut le regretter profondément, car les paysans font assez d'exercices physiques, dans l'air pur et libre des champs, sans avoir besoin de développer autrement leurs muscles, alors qu'il leur serait si nécessaire de développer leur intelligence et leur goût artistique!

Chose curieuse! Le métier de cordonnier semble particulièrement convenir à ceux qui veulent continuer à s'instruire et à se perfectionner.

Est-ce parce qu'il permet, plus que tout autre métier, d'écouter, de penser, de rêver tout en travaillant?

Autrefois, dans nos villages, la boutique du cordonnier était un lieu de rendez-vous, les jours de pluie et pendant les longues soirées de l'hiver, pour tous ceux qui aimaient à parler, qui s'intéressaient aux affaires publiques, qui écoutaient ou racontaient volontiers des histoires. Et il n'est pas douteux que le modeste tireur de ligneul n'apprit là beaucoup de choses, ne fit de nombreuses observations, ne développât son intelligence, ne se formât à l'art de bien dire et ne prît même la résolution d'acquérir de nouvelles connaissances. Son atelier était, en réalité, une école.

Aussi n'est-il pas surprenant que Tolstoï, le plus grand des romanciers et des moralistes russes, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, ne se soit fait cordonnier, dans son village, pour répandre sa doctrine, celle du christianisme primitif et instruire les paysans et leurs enfants.

Le métier de cordonnier a fourni, en tout cas, à la littérature et aux arts, un grand nombre d'écrivains, de musiciens, de peintres et même de philosophes.

Parmi ces derniers, le nom de Jacob Bœhm vient immédiatement à l'esprit.

Né, en 1575, dans un village près de Gorlitz, en Allemagne, il fut toute sa vie cordonnier dans cette petite ville, et l'on a cependant de lui de nombreux ouvrages de philosophie qui en font le plus grand représentant du mysticisme moderne.

A l'époque où Jules Cassini naquit, il y avait justement, en Avignon, un modeste compagnon cordonnier, F. Lautier, qui écrivait, en français, de fort beaux vers, ce qui ne l'empêche pas, disait George Sand, de faire des bottes excellentes et de chausser ses lecteurs à leur satisfaction.

De nos jours, nous avons tous connu, en Avignon aussi, le si aimable cordonnier, Claude Durand, qui avait son échoppe adossée à Notre-Dame de la Principale et qui était un musicien et surtout un aquarelliste des plus remarquables.

Mieux que cela! Alors même que Jules Cassini frappait le cuir, le piquait de son alène et le cousait, il y avait, à deux pas de Morières, à Caumont, un jeune homme du même âge que lui, Elzéar Jouveau qui, comme lui, était cordonnier et, comme lui, devait devenir un écrivain d'élite, un musicien distingué, un des plus grands poètes provençaux.

Tous les deux sont maintenant inséparables, quand on parle de l'un on pense à l'autre; tous les deux, en vrais enfants du peuple, se sont élevés, par leurs seuls moyens, jusqu'à la gloire et c'est de tous les deux que, non seulement les défenseurs de notre langue maternelle mais tous les travailleurs, viennent de célébrer le centenaire.

Le métier de cordonnier ne déplaisait pas à Jules Cassini, mais ce qu'il trouvait peu agréable, c'était de rester assis toute la journée le cul sur une chaise, selon la forte expression de Mme de Sévigné, alors qu'il aurait tant aimé d'aller courir dans les champs, comme au temps heureux de son enfance.

Une chose l'indisposait un peu aussi contre son métier: c'était de penser qu'il ne pourrait pas toujours demeurer avec son père et qu'il ne pourrait pas non plus, ne voulant pas lui faire concurrence se séparer de lui pour s'établir comme cordonnier dans Morières, même.

Aussi envisageait-il parfois de changer de métier et de quitter son village.

Or, il arriva qu'un cafetier du pays, surnommé Poutias, dont il a parlé dans un de ses écrits, L'originalita, et dont Elzéar Jouveau a fait le héros d'un de ses plus jolis contes: Lou rampelaire de Mouriero, le sachant travailleur, intelligent, boute-en-train et dégourdi, et ayant peut-être deviné ses secrètes pensées, lui offrit la gérance de son café, un joli café, Le Café de la Perle, situé sur le bord de la route nationale N° 100, avec une terrasse garnie d'une tonnelle fleurie, un café où il y avait un cercle très fréquenté et un bal très animé, tous les dimanches!

Jules Cassini accepta et, s'étant marié, le 28 août 1867, avec une fort jolie fille de son âge, toute blonde et frisée, Mathilde Richard, qu'il courtisait depuis quelque temps et qu'il aimait beaucoup, vint s'installer, avec elle, dans son nouveau métier et sa nouvelle résidence.

Il fut là d'abord très heureux, d'autant plus que sa femme mit au jour, le 24 mai 1868, une fillette, sa petite Marie, qui faisait son bonheur et qui a fait celui de toute sa vie.

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que s'il avait beaucoup de monde à servir le samedi soir et le dimanche, il n'avait presque personne les autres jours de la semaine et il se vit alors dans l'obligation, pour ne pas rester inactif et pour augmenter ses revenus, de reprendre son métier de cordonnier et de faire, malgré ses intentions, concurrence à son père.

Aussi, au bout de quelque temps, songea-t-il sérieusement à quitter Morières.

L'occasion lui en fut offerte par ses principaux fournisseurs, les frères Richaud, fabricants de liqueurs à Manosque (Basses-Alpes) qui lui proposèrent de le prendre comme voyageur de commerce.

Il quitta donc son pays natal, auquel il était cependant très attaché, pour aller habiter, avec sa jeune famille, l'agréable et jolie petite ville qui mérite si bien le bravo proverbial qu'on lui adresse:

Oscó!

Manosco.(1)

Jules Cassini fut là dans son élément. Ce métier de voyageur de commerce qui lui permettait de se déplacer, d'aller à droite et à gauche, d'observer les gens dans leur travaux et dans leurs distractions, d'admirer les paysages les plus divers, d'examiner et d'étudier les vieux monuments du passé, convenait parfaitement à son caractère et s'accordait avec les rêves qui avaient toujours hanté son cerveau.

A voyager ainsi, tout en visitant cafetiers et cabaretiers, pour leur vendre des amers marseillais, des bitters de Provence et de l'absinthe suisse, il gagnait bien sa vie et s'instruisait.

Dans les pataches et les voitures publiques, pleines de gens de la campagne, il mettait à profit le conseil de Michelet et causait avec tout le monde. Après la conversation des hommes de génie et des savants très spéciaux, a dit, en effet, celui-ci, celle du peuple est certainement la plus instructive.

Dans les trains, il lisait et il lui arrivait même, rencogné au fond d'un wagon, d'écrire des vers et de composer des chansonnettes qu'il fredonnait et qu'il jouait même, quand il était seul, avec sa petite flûte.

Les voyageurs des compartiments voisins qui l'entendaient, cherchaient alors à le voir et, quand parfois ils l'apercevaient, battant la mesure de la main et du pied ou faisant la petite bouche sur l'orifice de son instrument, ils n'étaient pas loin de le prendre pour un fou.

C'est de cette façon qu'il composa, paroles et musique, deux romances en français: Pourquoi n'aimes-tu pas? et L'Oracle d'amour.

Ces deux morceaux de chant, imprimés chez les frères Seguin, en Avignon, eurent un certain succès, pendant quelque temps, dans les cafés-concerts, surtout le dernier qui avait un agréable refrain:

Blanche marguerite, oracle d'amour,
Toi qui des amants connais le mystère,
Dis-moi bien s'il m'aime et si quelque jour
Sa bouche pourra ne plus me le taire?

(1) Bravo! Manosque.

C'est également en cours de route que fut composé un poème, en français, intitulé: Une excursion à l'école des sourds-muets de la Grande-chartreuse.

Ce poème, en vers alexandrins, est daté de Manosque 1888, il fut imprimé en Avignon, dans une brochure de 28 pages.

Jules Cassini y raconte une excursion qu'il fit à Currières où il y avait une école de sourds-muets et tout ce qu'il vit dans cette école où des frères de Saint-Gabriel arrivaient, par des méthodes pleines de science et de bonté, à faire parler des enfants complètement sourds de naissance.

Les vers en sont simples, clairs et harmonieux. En voici quelques-uns, pour en donner une idée:

En sortant du salon, nous croisions le jeune homme
Qui m'avait introduit. — Celui-là me consomme
Me dit mon conducteur, des livres, des papiers
A lui seul plus que trois des autres écoliers.
Depuis longtemps déjà, c'est un sujet hors ligne.

Ah! si vous l'entendiez! Quelle langue maligne!
Aussi ses compagnons l'appellent babillard,
Avec raison, ma foi! car il est bien bavard.
— Comment, mais ce garçon serait-il muet? fis-je,
— Il est sourd et muet complètement, vous dis-je,
— Mais ce n'est pas possible; il est même éloquent;
C'est lui qui le premier m'a parlé, là, devant;
Il est venu vers moi, m'a conduit; je vous jure
Que j'aurais volontiers soutenu la gageure
Qu'il était comme nous car il m'a bien reçu
Et de rien d'anormal ne me suis aperçu.

La vie, par monts et par vaux, que menait Jules Cassini finit cependant par le lasser et lui déplaire. Il s'en plaint, le 19 Xbre 1883, en écrivant à son ami d'enfance Taulemesse, auquel il consacra plus tard un bel article: La lengo provençalo (1), dans L'Aiòli (2) du 7 avril 1895.

— La perte cruelle, lui dit-il, d'un ange que j'adorais m'a bien changé. L'absence, l'éloignement des parents, la disparition de mes meilleurs amis, l'isolement m'attristent continuellement... Certes, l'affection que me témoignent ma femme et ma fille et les satisfactions qu'elles me donnent me sont un bien doux enchantement, mais il ne faut pas oublier que mon métier me tient toujours éloigné d'elles, que je tourbillonne en tous sens, que je traverse des foules, sans pour cela cesser d'être seul...

- (1) La langue provençale.
(2) Journal fondé par F. Mistral.

Le 7 mai 1884, il perdit son père bien aimé, à l'âge seulement de 59 ans, et, dans une autre lettre à son ami si cher, du 7 juin 1884, il écrit encore:

— Depuis quelque temps, je suis malade. J'ai contracté, je ne sais comment, une maladie d'entrailles qui me fait souffrir et qui me rend de jour en jour tout à fait mélancolique.

D'un autre côté, la perte si terrible et si prématurée de mon pauvre Père m'affecte tellement que je me laisse aller au découragement, à l'abandon...

Finalement, triste et malade et voulant se rapprocher de son pays natal, de ses parents et de ses amis, il quitta, en 1889, la maison des frères Richaud, de Manosque, pour entrer dans une maison similaire, mais plus importante, celle des frères Brunier, de Lyon. Ce changement lui permit de venir habiter Avignon et de faire des tournées plus faciles et moins nombreuses.

Dès qu'il eut touché la terre maternelle, Jules Cassini, comme le géant Antée de la Fable, reprit une nouvelle vigueur et de nouvelles forces.

Ce pays d'Avignon où il avait été conçu et dont les premières effluves printanières avaient rempli ses poumons, ce pays dont les légumes et les fruits, les produits et la chair des animaux avaient formé son corps, dont le vent et le soleil avaient tanné sa peau, était vraiment son pays et convenait mieux à son tempérament que tout autre.

Cette vieille cité papale où sa naissance et son mariage étaient inscrits sur les registres de l'état civil, où tous les monuments lui rappelaient des souvenirs d'enfance et de jeunesse, cette ville dont les vicissitudes du passé étaient aussi celles de son village, dont les remparts aux pierres imbibées de soleil, l'étreignaient comme une mère serre son enfant dans ses bras, était bien la ville qui convenait le mieux à ses pensées, à ses sentiments et à ses rêves.

Jusqu'alors, il n'avait écrit qu'en français; mais cette langue n'était pas sa langue maternelle, n'était pas celle qu'il parlait avec tant de plaisir et de volubilité à Morières, celle qu'il connaissait le mieux.

Aussi dès qu'il fut dans la cité et le pays de son enfance, dès qu'il se trouva en contact avec les félibres, le langage si doux et si agréable de sa mère, de son père, de tous ses parents, amis et connaissances lui revint-il immédiatement sur les lèvres et au bout de la plume.

Avant d'abandonner le français, cependant, il écrivit encore dans cette langue qu'il aimait beaucoup, l'histoire de ce Comtat Venaissin où il venait de revenir avec tant de joie et qui célébrait justement le centenaire de sa réunion à la France. Cette histoire, il l'écrivit en vers dans l'espoir d'en adoucir la gravité par la forme poétique.

Son travail, couronné par l'Académie de Vaucluse, fut publié, en 1891, sous le titre Le Comtat-Venaissin, dans une brochure de 35 pages à Paris, chez le félibre-imprimeur, Lucien Duc.

Les événements historiques y sont bien racontés et les vers, comme dans Une excursion à l'école des sourds-muets de la Grande-Chartreuse y sont clairs et coulants:

En voici, pour permettre d'en juger, deux ou trois petits passages:

Clément cinq le premier voulut fixer son trône
Sur les bords enchanteurs et paisible du Rhône.
Il aimait ce pays fertile et verdoyant
Où l'œil, plongeant sans fin dans l'espace fuyant,

Découvre de partout des hameaux et des sites
Ombragés de lilas, voûtés de clématites
Et des prés embaumés, sillonnés de ruisseaux
Qui portent la richesse en leurs limpides eaux.

Ainsi par sa beauté, la terre provençale
Attira tout à coup la couronne papale
En Avignon, joyeux d'en mériter l'honneur;
Mais surpris cependant d'une telle splendeur,

L'Eglise avait atteint le faite de la gloire,
Avignon supplantait Rome devant l'histoire
Et le Comtat voyait, sur son sol, tous les jours,
S'élever des châteaux, des remparts et des tours.

Tout cela est bien dit, mais il y a, à la fin de la brochure, une Ode au Comtat-Venaissin, en langue provençale où cela est dit encore mieux, ce qui prouve que, pour le choix des mots et des expressions, le rythme des vers et l'essor poétique, Jules Cassini qui écrivait bien en français, écrivait encore mieux en provençal.

Voici quelques strophes de cette ode:

Quand, en trege-cènt-nòu, la courouno papalo
Brihè dins la Coumtat,
Avignoun devenguè la grando capitalo
De la Cristianetat.

E la terro d'aflat que la font de Vau-cluso
Enfresquiero e flouris
Veguè, de-vers si raro, alarga lis escluso
D'un segound paradis.

Alor veguè dreissa dins si vau, sus si mourre
De bàrri, de castèu,
La Roco d'Avignoun enciéula li sèt tourre
D'un palaisubre-bèu.

Alor veguè veni, pèr porge sis oumage
E reçaupre la lèi
— Coume dins Betelèn, anèron li rèi mage
De mounarco d'elèi.

Enfin veguè lusi lou diamant, l'esmeraudo
De la court e di grand
E, per-dessubre tout, lou trelus qu'esbrihaudo
D'un trone soubeiran... (1)

(1) Quand, en treize-cent-neuf, la couronne papale — Brilla dans le Comtat Venaissin — Avignon devint la grande capitale — De la chrétienté.

Et la terre favorisée que la Fontaine de Vaucluse — Tient fraîche et pleine de fleurs — Vit, de son côté, ouvrir toutes grandes les écluses — D'un second paradis.

Elle vit alors dresser, dans ses vallées, sur ses collines — Des remparts, des châteaux — Le Rocher des Doms d'Avignon élever dans le ciel les sept tours — D'un superbe palais.

Elle vit alors venir pour offrir leur hommage — Et recevoir la loi — Comme dans Bethléem allèrent les Rois mages — Des monarques d'élite.
Enfin, elle vit luire le diamant, l'émeraude — De la cour et des grands — Et par-dessus tout la splendeur qui éblouit — D'un trône souverain).

Rien ne manque dans cette ode qui fut couronnée au concours de Carpentras, en 1891, et qui mériterait d'être citée tout entière. Il y a la vérité historique, il y a la force et l'harmonie de l'expression et le mouvement des strophes; il y a la noblesse des sentiments, l'amour de la petite et de la grande patrie et, pour tout dire, l'émotion, l'enthousiasme, la poésie.

La même année, Jules Cassini, toujours excité par son amour de la Provence et de la France, publia dans la revue *La Province*, de Lucien Duc, et puis à part, un poème: *La Pichoto Patrio* qui, en 1890, avait obtenu le premier prix au concours organisé par cette revue.

Dans ce poème il a d'abord, en trois strophes qui servent d'ouverture et qui peuvent se chanter sur l'air de la Marseillaise, exprimé son double amour patriotique.

Voici deux de ces strophes:

Ami, coumpan dóu Felibrige,
Aubouren-nous pèr un bon cop,
Supourten pas mai lou sacrige,
Nous insulton! De qu'es acò?
Dison qu'aman que la Prouvènço
E que pèr la Franço i'a rèn:
Subran dreissen-nous à de rèng;
Escrachen l'orro maudisènço.

Felibre, tóuti dre, lou capèu à la man, dau!
Diguen qu'aman la Franço e lou païs nadau.

Se venié 'no guerro estrangiero
Farian ço que dèu èstre fa;
Li proumié dedins la carriero
Courrierian au mourtau pres-fa.
Alor li veirien, li Felibre,
E de si pitre e de si cant
Apara li vièi, lis enfant,
Pièi mouri vo bèn resta libre.

Vujaren noste sang pèr la Franço se fau.
— Que nous laisson canta pèr lou païs nadau! (1)

(1) Amis, compagnons du Félibrige — Dressons-nous, pour une bonne fois — Ne supportons pas davantage le forfait — On nous insulte! Qu'est-ce que cela? — On dit que nous n'aimons que la Provence — Et, que, pour la France, il n'y a rien dans nos cœurs — Sur le champ, dressons-nous avec ordre — Ecrasons la hideuse médisance.

Félibre, allons! tous debout, le chapeau à la main — Disons que nous aimons la France et le pays natal.

S'il arrivait une guerre étrangère — Nous ferions ce qui doit être fait — Les premiers dans la carrière — Nous courrions à la tâche mortelle — Alors, on les verrait les Félibres — Et de leurs poitrines et de leurs chants — Défendre les vieux, les enfants — Puis mourir ou bien rester libres.

Nous verserons notre sang pour la France, s'il le faut — Qu'on nous laisse chanter pour le pays natal!

Jules Cassini a ensuite donné les raisons que nous avons d'aimer la Provence et, parmi ces raisons, celles qui se rapportent à nos souvenirs enfantins:

De que i'a de plus bèu que d'ama, que de vèire
Lou sòu de noste bres? lou sòu de nòsti rèire?
Lou rode ounte avèn di pèr lou proumié cop: — Ma?
Ounte lou proumié cop nous sian senti d'ama?
Ounte, muda, voulían aganta lis iroundo

E lou cèu blu clafi de sis estello bloundo?
Ounte en tout ço qu'es bèu, vite en richounejant,
Fasian: Ah! vène, Ah! vène, emé nòsti dos man.

Et voici la conclusion:

Adounc tant que Vau-cluso aura soun aigo claro,
Tis Aup si ferigoulo e ta mar d'aigo amaro,
Tant que toun souleias nous esbrihaudara,
E que de nòsti paire auras li cros sacra,
Diren e rediren, dins nosto parladuro
Lis us, li souveni dóu païs qu'amaduro
Pèr la Franço, à la fes, li frucho emai li cor,
Pièi pèr elo, se fau, courriren à la mort. (1)

(1) Qu'y a-t-il de plus beau que d'aimer, que de voir — Le sol de notre berceau, le sol de nos aïeux? — L'endroit où nous avons dit pour la première fois: Man? — Où la première fois, nous avons été capables d'aimer? — Où, emmaillotés, nous voulions attraper les hirondelles — Et le ciel bleu rempli de ses étoiles blondes? — Où, à tout ce qui est beau, vite, en souriant — Nous faisons: Ah! viens! Ah! viens! avec nos deux mains?

Donc, tant que la Fontaine de Vaucluse aura son eau claire — Tes Alpes, leurs touffes de thym et ta mer de l'eau amère — Tant que ton grand soleil nous éblouira — Et que de nos pères tu auras les tombes sacrées — Nous dirons et redirons, dans notre langage — Les us, les souvenirs du pays qui mûrit — Pour la France, à la fois, les fruits et les cœurs — Puis pour elle, s'il le faut, nous courrons à la mort.

Ce beau poème, d'un patriotisme des plus purs et des plus ardents, est une réponse, sans réplique, à ceux qui accusent les félibres de particularisme et même de séparatisme, à ceux pour lesquels Félix Gras a lancé sa fameuse formule:

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province.
J'aime la France plus que tout.

Le 24 mai 1891, mourut, en Avignon, dans sa librairie de la rue St-Agricol, Joseph Roumanille, le promoteur de la renaissance provençale.

Jules Cassini qui était un de ses plus grands admirateurs et de ses meilleurs amis, m'écrivit alors une lettre très attristée dont je tiens à citer au moins le début:

Avignoun, 26 de mai 1891.

Moun Bèl Ami,
Tout bèu just arribè de Sant-Roumié d'ounte venen d'enterra lou bon Roumaniho.
T'escrive tout desvaria de lassige et de tristesso...
Aquéu brave Rouma!!
Dimècre au sèr erian encaro ensen. Nous quitè pèr ana soupa em'acò, tre que fuguè à soun oustau, ié prenguè 'no ataco, pièi l'endeman uno autro e, dimenche de matin, mouriguè...
Aièr, dilun, se sian acampa, coume aven pouscu, vers li 4 ouro de vèspre e ié sian ana pourta uno courouno sus soun lié de mort au noun de l'Escolo dóu Flouge. Te responde d'uno qu'érian tóuti pertouca de la perdo dóu Paire dóu Felibrige, de l'ami, qu'èro devengu, subre-tout dins aquesti darrié tèm, tant amistadous e tant courous pèr tóuti nous àutri... (1)

(1) Avignon, 26 mai 1891.

Mon Cher Ami,
J'arrive, à l'instant, de St-Rémy où nous venons d'enterrer le bon Roumanille.
Je t'écris, n'en pouvant plus de fatigue et de tristesse.
Ce bon Rouma!!

Mercredi soir, nous étions encore ensemble. Il nous quitta pour aller souper et, dès qu'il fut à sa maison, voilà qu'il eut une attaque, puis, le lendemain, une autre et, dimanche, il mourut...

Hier, lundi, nous nous sommes réunis comme nous l'avons pu, vers les 4 heures du soir et nous sommes allés porter une couronne, sur son lit de mort, au nom de l'École du Flourège. Je t'assure que nous étions tous vivement touchés de la perte du Père du Félibrige, de l'ami qui était devenu, surtout dans ces derniers temps, si aimable et si empressé pour nous tous...

Roumanille est bien le Père du Félibrige, comme l'appelle Jules Cassini. C'est lui qui a épuré la langue provençale, alors pleine de mots patois, qui lui a donné sa graphie propre, conforme à celle des anciens troubadours, qui a groupé tous les félibres et les a amenés à adopter cette graphie. C'est lui qui a prouvé, d'une façon incontestable, par la publication de ses Oubreto (Euvrettes), en vers et en prose, que la langue provençale pouvait servir, non pas seulement à raconter des histoires grossières et burlesques, mais à exprimer toutes les belles idées et tous les nobles sentiments, et c'est lui qui a donné à cette langue, son caractère à la fois littéraire et populaire.

On ne le louera jamais assez d'avoir conçu une telle œuvre et de l'avoir réalisée.

Mais qu'il me soit permis, à moi qui lui ai toujours, dans plusieurs articles de journaux ou de revues, prodigué les éloges qu'il mérite, de regretter que ses idées royalistes et cléricales, je ne dis pas religieuses, aient gêné cette œuvre dans son épanouissement.

Ses pamphlets contre les républicains et les libres penseurs: Li Clube (Les Clubs). Li Partejaire (Les Partageurs). Un Rouge em' un Blanc (Un Rouge et un Blanc). La Ferigoulo (Le Thym). Lis Entarro-Chin (Les Enterre-Chiens), si spirituels, mais si acerbes, sa Cansoun di Blanc (Chanson des Blancs), publiée en 1875, en faveur du Désiré, Henri V, duc de Bordeaux, son toast au Pape, aux grands jeux floraux de Montpellier, en 1878, qui suscita, comme l'a écrit Jean Monné, dans sa revue Lou Felibrige (Le Félibrige), un escaufèstre dóu fiò de Dieu éune surexcitation du tonnerre de Dieu), lui avaient aliéné, en réalité, une bonne partie des masses populaires sur lesquelles il comptait pour le triomphe de la Renaissance provençale.

La politique partisane fit ainsi beaucoup de mal au Félibrige, et Jules Cassini est de ceux qui l'ont regretté le plus amèrement.

Moins d'une année après la mort de Roumanille, le Félibrige subit même une crise politique qui faillit lui être fatale.

A l'issue d'un banquet, donné à Paris, le 22 février 1892, en l'honneur du nouveau Capoulié, Félix Gras, le félibre Amouretti, en son nom et au nom de son ami Charles Maurras, lut une déclaration fédéraliste qui avait pour but de faire entrer dans l'association fraternelle créée à Fontségugne, au risque de la diviser, des sentiments nouveaux de race et de nationalité.

Cette déclaration, renouvelée ensuite par Marius André, à la Sainte Estelle des Baux et par Alcide Blavet, aux fêtes félibréennes d'Uzès, souleva une véritable tempête et de violentes polémiques.

Les félibres, partisans de la déclaration, peu nombreux, mais forts de leur ardeur juvénile et de leur témérité, voulaient détruire, en faveur des provinces, la belle unité de la France, cette unité que nos rois avaient établie avec tant de persistance et d'habileté et que notre grande Révolution avait maintenue avec tant d'ardeur, de courage et de sacrifice.

Les autres, plus raisonnables, voulaient simplement continuer à poursuivre le but que le Félibrige s'était assigné, dans ses Statuts:

Afreira e empura lis ome qu'emé sis obro sauvon la lengo di país d'O e li savènt e lis artisto qu'estudion e travaion dins l'interest d'aquélis encountrado (1).

(1) Associer comme frères et stimuler les hommes qui, avec leurs œuvres, sauvent la langue des pays d'oc et les savants, les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ces pays.

Jules Cassini qui avait si bien chanté la réunion du Comtat-Venaissin à la France ne pouvait être que parmi ces derniers. Aidé par son ami Elzéar Jouveau, par Jean Monné, directeur de la revue Lou Felibrige et par plusieurs autres félibres marquants, il mena campagne contre les agitateurs, ne craignant même pas de s'attaquer à l'Aiòli, le journal de Frédéric Mistral, qui les soutenait.

Dans un article, modéré dans la forme et solide dans le fonds, qu'il écrivit, au nom d'un groupe de félibres avignonnais, il montra combien les visées fédéralistes étaient insensées, en s'appuyant sur l'histoire, sur la transformation économique, sur le progrès scientifique et sur les manifestations de plus en plus affirmatives du peuple français pour l'unité nationale. Et il terminait ainsi: — Demeurez, ô félibres, une société de poètes de littérateurs et gardez-vous bien de devenir jamais une association politique; vous seriez écrasés... Il vaut mieux recevoir des lauriers au Parnasse que des cailloux au Forum... Chantez les beautés de notre chère Provence dans l'amour de la mère-patrie, une et indivisible, si vous voulez que le Félibrige, indivisible comme elle, vive aimé, prospère et glorieux.

Mais les choses s'envenimèrent et 117 félibres donnèrent leur démission. Marius André tint sur Jules Cassini des propos désobligeants et le Frère Théophile, de son vrai nom Paul Roustan, majoral du Félibrige, dans une lettre à Henri Bouvet, du 29 octobre, mêlant le fédéralisme et la religion, osa même écrire:

— Me parlas de Savinien e dóu Paire Savié de Fourviero; vous afourtisse qu'éli tambèn voudrien lou Federalisme e devès saché que forço catouli en visto cridon emé resoun contro l'unitarisme que nous aclapo... Perqué canta toujours en aquesto ouro sóuvertouso ounte déurian douna de cop d'espaso à drecho vo à gaucho. Aquéli manjo-crestian, aquelis Arbigès, coume lis apelas, e zóu courren ié sus, noum de sort! Dins lou prat bataié, que se vegon lis enfant de la verita! Ah! vòu bèn mai se battre pèr un principe, pèr sa religion, que pèr un tros de terro! (1).

(1) Vous me parlez de Savinien et du Père Xavier de Fourvières; je vous assure qu'eux aussi voudraient le fédéralisme, et vous devez savoir que beaucoup de catholiques en vue protestent avec raison contre l'unitarisme qui nous accable...

Pourquoi chanter toujours en cette heure effrayante où nous devrions donner des coups d'épée à droite et à gauche?

Ces mange-chrétiens; ces Albigeois, comme vous les appelez, allons courrons-leur sus, nom de sort! Que dans le champ de bataille se voient les enfants de la vérité! Ah! il vaut bien mieux se battre pour un principe, pour sa religion, que pour un morceau de terre!

C'est sur ces entrefaites que parut, en brochure, un discours provençal sur La Revoulucioun, que j'avais prononcé, au Cercle républicain, de Morières, le 14 juillet 1892.

Ce discours n'avait certes pas pour but d'alimenter les polémiques, entre félibres, à propos du Fédéralisme, mais Baptiste Bonnet, dans le bulletin des Félibres et Cigaliers de Paris, Lou Viro-Soulèu, en ayant fait un éloge enthousiaste et en ayant demandé la diffusion dans toutes les écoles de Provence, aux frais du Consistoire félibréen, les polémiques reprirent de plus belle.

C'est alors que Félix Gras, le Capoulié du Felibrige, que bon nombre de félibres croyaient fédéraliste et dont le frère Théophile disait qu'il était peut-être le plus fédéraliste de tous, m'écrivit la lettre que voici:

Avignoun, 9 de desèmbre 1892.

Moun bon Ami Anfos,

Vène de legi toun bèu discours sus la Revoulucioun.

Acò es parla coume se dèu. Tène bon, moun ami, fugues bon patrioto; te laisses pas endóutrina pèr li contro-revouluciounàri que s'aparon dóu noum de Giroundin o àutri.

La Revoulucioun es un bloc que leissaren pas entemena pèr lou federalisme, aquelo nouvello formo dóu feodalisme.

Acò es di en foro dóu Felibrige que noun dèu faire de poulitico.

Te sarre la man, moun bèu felibre rouge. (1)

Felix GRAS. (1)

(1) Avignon 9 décembre 1892

Mon bon Ami Anfos,

Je viens de lire ton beau discours sur la Révolution. Cela est parlé comme il se doit! Tiens bon, mon ami, sois toujours bon patriote; ne te laisses pas endoctriner par les contre-révolutionnaires qu'ils se couvrent du nom de Girondins ou autres.

La Révolution est un bloc que nous ne laisserons pas entamer par le fédéralisme, cette nouvelle forme du féodalisme.

Ceci dit en dehors du Félibrige qui ne doit pas faire de politique.

Je te serre la main mon beau félibre rouge.

Félix GRAS.

Cette lettre, véritable bombe, aurait pu mettre le Félibrige en morceaux, ce qui n'était pas à désirer; aussi je ne la communiquai à personne, pas même à Jules Cassini qui, malgré les 20 ans qu'il avait de plus que moi, était mon meilleur ami.

Tout finit d'ailleurs par se calmer.

Frédéric Mistral, auquel Jules Cassini, en tremblant, présenta mon discours, n'en fut pas offusqué et déclara même que, dans l'intérêt de la langue provençale, il ne le trouvait pas mauvais.

Marius André écrivit à Jules Cassini la lettre d'excuse suivante:

— Ce qu'on vous a rapporté, je l'ai dit, en effet, du moins en partie; mais ce n'était dans ma bouche qu'une simple boutade, une plaisanterie sans importance, et je n'avais nullement l'intention de vous blesser, je regrette profondément qu'on vous ait rapporté ce propos puisque vous vous êtes senti atteint dans les meilleurs et les plus beaux de vos sentiments. J'ai donc eu tort, mais je serais désolé si vous continuiez à y voir autre chose qu'une légèreté excusable à mon âge. Car, je tiens à le dire, et je profite de cette occasion pour le répéter, j'ai pour vous toute l'estime et toute la sympathie que vous méritez. Je ne vous ai jamais confondu avec ces quelques personnes, aussi bêtes que méchantes qui, par devant, se disent mes amis, et, par derrière cherchent à me nuire...

Il peut donc y avoir entre nous diversité d'opinion sur des questions de politique ou de littérature, et il est probable que nous garderons toujours chacun notre idée sans parvenir à convaincre l'autre. Mais je suis persuadé que ces questions ne seront jamais motif de brouille pour nous. Je sais que vous m'estimez après la fête des Baux comme vous m'estimiez avant; je sais que c'est une question de principe qui vous a fait agir comme vous l'avez fait et non une haine ridicule et sottise. Mais je voudrais que vous sachiez bien qu'il en est de même de moi envers vous; si, après une telle explication, il restait entre nous le moindre nuage, le moindre soupçon, j'en serais très peiné car je tiens à la sympathie d'un homme tel que vous; elle m'est précieuse et m'honore autant que la haine de certains autres...

Quant à Charles Maurras, l'auteur responsable de la déclaration fédéraliste, il abandonna la lutte pour passer pour le moment, à un autre jeu de massacre. (1).

(1) Charles Maurras était un homme sans convictions qui, après s'être dit républicain et avoir frappé en vain à la porte de tous les journaux démocratiques, avait tourné casaque. Il voulait percer coûte que coûte et il a percé, en effet, mais comme un abcès. Son fédéralisme était raciste et fasciste et, malgré tout ce qu'il a pu dire, en habile sophiste, ne s'accordait pas avec ses idées royalistes. Le consistoire félibréen fut bien mal inspiré, le jour où il en fit un majoral et encore aussi mal inspiré, le jour où, devant le mettre à la porte, comme l'Académie française venait de le faire, il décida de le garder, perpétuant ainsi l'œuvre politique néfaste de Roumanille. Emile Ripert, le professeur de la Faculté d'Aix, a dit de Charles Maurras qu'il était un des écrivains qui, depuis cinquante ans avaient le mieux fait la liaison entre les deux littératures de Provence la littérature provençale et la littérature française. Cela est loin d'être la vérité. Charles Maurras n'a eu aucune influence littéraire et la liaison en question, ce sont des écrivains comme Paul Arène, Alphonse Daudet, Jean Aicard, Maurice Faure, Clovis Hugues etc..., qui l'ont faite et non l'homme de L'Action Française.

En somme Jules Cassini avait été un bon prophète, quand il disait, en pleine polémique:

— Le fédéralisme est le tambour des jeunes félibres de notre temps qui aiment à faire du bruit; mais ils en auront vite crevé la peau, et le bruit qu'ils font n'aura pas de durée.

Malheureusement le bruit fait par cette affaire avait rempli de tristesse Jules Cassini, homme paisible, ennemi de toute polémique et dont l'idéal félibréen se bornait au chant enthousiaste que les sept poètes de Fontségugne avait composé avant de se séparer.

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu païs!
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis.
Noste cèu blu, noste terraire
Soun pèr nous autre un paradis,
Sian tout d'ami galoi e libre,
Que la Prouvènço nous fai gau.
Es nautre que sian li felibre,
Li gai felibre prouvençau. (1)

(1) Nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères, — Nous sommes les chanteurs du pays — Tout petit enfant aime sa mère — Tout oiselet aime son nid — Notre ciel bleu, notre terroir — Sont pour nous un paradis — Nous sommes tous des amis joyeux et libres — Dont la Provence fait la joie — C'est nous qui sommes les félibres — Les gais félibres provençaux.

Aussi découragé par les disputes et les querelles, lui qui n'avait en vue que le culte de la langue provençale, de l'art et du beau, songea-t-il à abandonner la littérature. Je lui écrivis pour lui remonter le moral. La lettre qu'il me répondit et que je reproduis ci-dessous est pleine d'esprit, elle est un véritable chef-d'œuvre épistolaire; mais elle ne me donnait que peu d'espoir sur la reprise de son activité littéraire.

— Me counseies d'escrèure, me disait-il, m'empures, zóu toujours! etc., etc. Hé bèn! moun bèu! ai à te dire que jamai n'aviéu tant escri qu'aro.

Despièi quauque tèms, escrive tóuti li jour uno pajo, uno bello pajo pleno d'affaire que mande à mi patron e t'assegure d'uno qu'ai pas tant de peno que pèr faire de vers e que i'atrove forço mai de benefice.

M'ère, verai, esvaria'n moumen dins li draïou de la literaturo, de tout segur senso saupre ni coume ni pèr de que. Ere belèu poussa o atira pèr un estin de curiosita, èro pèr... coume poudriéu dire?... pèr vèire... pèr... quau lou saup? Toujours qu'à forço de resquiha, de me pougne i rountau e de bagna lou péu, ai vist que n'aviéu pas proun lou pèd soulide pèr countunia moun escourregudo. Coumprene aquelo passioun pèr li gènt de l'enseignamen qu'avès jamai quita la draïo, qu'es voste mestié de furna la literaturo e que vivès d'elo; aqui i'a de goust! Mai iéu, au mitan dis engano e de sóuti vous-àutri, retraite à-n-un aret galous, perdu dedins un bos plen de loup; d'au mai bèle, d'au mai siéu segur d'èstre espeça. Adounc ai pres la resoulucioun d'èstre brave, d'èstre bèn siau dedins la jasso e de me contenta de la pasturo dóu restelié. Se la luzèrno seco es mens goustouso que la fresco ferigoulo dis auturo, es ma fisto! mens dificile à counquista. L'eisistènço souto li téule n'a pas lis auvèri de la vido sus li camin bouissounous ni li traitesoun d'aquèli di bos?

Que n'en penses? (1)

(1) Tu me conseilles d'écrire, tu m'excites. En avant, toujours! etc. etc. Eh bien! mon beau, j'ai à te dire que jamais je n'ai tant écrit que maintenant.

Depuis quelque temps, j'écris tous les jours une page, une belle page pleine d'affaires, que j'envoie à mes patrons et je t'assure que je n'ai pas autant de peine que pour faire des vers et que j'y trouve beaucoup plus de bénéfices.

Je m'étais, il est vrai, fourvoyé, un moment, dans les sentiers de la littérature, certainement sans savoir ni comment ni pourquoi. J'étais peut-être poussé ou attiré par un instinct de curiosité; c'était pour... comment pourrais-je dire!... pour voir... pour... qui le sait?

En tout cas, à force de glisser, de me piquer aux buissons de mouiller le poil, j'ai vu que je n'avais pas le pied assez solide pour continuer mon excursion.

Je comprends cette passion pour les gens de l'enseignement qui n'avez jamais quitté la route, dont le métier est de fouiller la littérature et qui vivent d'elle. Là oui, il y a du plaisir! Mais moi, au milieu des difficultés et de vous tous, je ressemble à un bélier galeux, perdu dans un bois plein de loups; plus je bêle, plus je suis sur d'être dépecé.

J'ai donc pris la résolution d'être sage, de rester bien tranquille dans la bergerie et de me contenter de la pâture du râtelier. Si la luzerne sèche est moins appétissante que le thym frais des hauteurs, elle est, ma foi, moins difficile à conquérir. L'existence sous les tuiles n'a pas les inconvénients de la vie sur les chemins buissonneux ni les traîtrises de ceux des bois.

Qu'en penses-tu?

Je pensais, après réflexion, qu'il ne tarderait pas à chasser ses idées pessimistes et à se relever de son abattement, car poète il était, poète il resterait, la poésie étant une tunique de Nessus qui ne peut s'arracher qu'avec la peau.

Jules Cassini fréquentait le Café tenu par les frères Bouvet, n° 8 de la Place de l'Horloge. Il y venait presque tous les jours, dans l'après-midi, à moins que, par hasard, il fût en tourné pour ses affaires.

Assis au fond du Café, derrière un vitrage à hauteur d'homme qui séparait la salle en deux, il écrivait et attendait. Il attendait les félibres d'Avignon et ceux qui étaient de passage. C'est là que tous se réunissaient et il ne se passait pas de jour sans qu'il en vint un ou deux.

En tout cas, il y avait toujours Henri Bouvet qui laissait volontiers à son frère le souci de la caisse et de la clientèle pour causer avec ceux qui voulaient lui tenir compagnie.

Henri Bouvet était un fervent de la langue provençale qu'il parlait et qu'il écrivait bien. Il venait de publier Lou Femelan (1), une œuvre assez originale sur un sujet vieux comme le monde et il préparait Moun vièi Avignoun (2), qui est son chef-d'œuvre.

C'était un brave homme un peu simplet, qui récriminait toujours contre quelque chose. Les femmes, pour lui, n'étaient que des guenipes et les hommes que des coureurs de femmes. Il ne trouvait bien que

le passé; rien, dans le présent, ne lui plaisait. Ses sorties, contre les mœurs et les usages de notre époque, prêtaient parfois d' autant plus à sourire qu'elles contrastaient avec sa corpulence fluette et délicate. Il se chamaillait souvent avec Jules Cassini, mais c'était sans importance; en réalité, il l'aimait beaucoup.

A l'occasion, venaient dans son café, Marius André, Folco de Baroncelli, Bénézet Bruneau, Louis Charrasse, Thomas David, le Père Xavier de Fourvière, Marius Girard, Félix Gras, François Jouve, Elzéar Jouveau, Paul Manivet, Firmin Marin, Frédéric Mistral, Alexis Mouzin, Joseph Roumanille, Louis Ripert, Louis Roussillon, Raymond Tallet, etc..., etc...

Frédéric Mistral, Alexis Mouzin, Paul Manivet, Folco de Baroncelli, Marius André, fréquentaient cependant plus assidûment le Grand Café de Paris, plus riche et plus mondain, dont la terrasse, toujours pleine de monde, était comme le prolongement de la Place de l'Horloge, ce véritable forum avignonnais. Là, Frédéric Mistral surtout, dont la modestie n'était pas précisément la qualité maîtresse, pouvait mieux s'offrir à l'admiration de la foule.

Tous les félibres et écrivains français que je viens de citer sont bien connus en Provence, sauf peut-être Firmin Marin, qui ne devait d'être en Avignon que pour l'accomplissement de son service militaire.

Ce jeune poète faisait profession d'anticléricisme. Une pièce de vers qu'il publia dans le journal Lou Tron de l'èr, débutait ainsi:

Eisisto dins lou mounde uno espèci de clico
Qu'apelon la pretraio e que fai forço mau;
Pèr s'en desbarrassa fau que la Republico
La despuie de tout: dóu pan e de la sau... (1)

(1) Il existe dans le monde, une espèce de clique — Qu'on appelle la prêtraille et qui fait beaucoup de mal — Pour s'en débarrasser, il faut que la République la dépouille de tout: du pain et du sel.

Jules Cassini, avec sa perspicacité habituelle, me dit un jour:

— M'estounarié pas de lou vèire fini dins la pèu d'un mouine (1). Une idée aussi étrange me fit rire; elle était juste pourtant, car Firmin Marin, qui est mort jeune, a laissé une œuvre, Lou libre de moun cor (2), publiée en feuillets par L'Aïoli, en 1888, qui est tout à fait religieuse.

Le plus assidu de tous les clients d'Henri Bouvet était Louis Roussillon qui avait été maître d'internat au lycée d'Avignon et secrétaire en chef de la mairie de cette ville; mais que des habitudes d'intempérance avaient réduit à donner des leçons particulières de français et de latin.

Louis Roussillon avait publié, en 1889, une plaquette pleine de jolis vers français: Quelques sonnets.

C'était un grammairien, un critique pointilleux, un puriste même.

Jules Cassini lui montrait ce qu'il écrivait et tous les deux en discutaient assez longuement.

La discussion était même parfois assez amusante, et assez vive.

— Râle et Vertébrale riment mal, disait, par exemple, un jour, Louis Roussillon, à propos d'un sonnet: Ironie, que Jules Cassini lui avait soumis, car le son a, dans le premier mot, est long, tandis que, dans le second, il est bref.

— Il doit donc en être de même ripostait Jules Cassini, pour Ame et Femne, les deux rimes que l'on accouple le plus souvent. Toi-même n'as-tu pas écrit:

Dieu créa de la même main
Le beau, le bien, l'homme, la femme;
Il maria le corps et l'âme
Dans un indissoluble hymen.

— Oui, c'est vrai; mais tu n'as pas à répéter les fautes que j'ai commises.

Il ne faut pas non plus faire rimer Chante et Enchante, parce que le second de ces mots est un dérivé du premier.

(1) Je ne serai pas étonné de le voir finir dans la peau d'un moine.

(2) Le Livre de mon cœur.

— Ah! Pauvre Aubanel, qui avait pris pour devise: Quau canto — Soun mau encanto! (1). Mais alors, on ne peut pas faire rimer non plus Ombre et Sombre, qui sont de la même famille et François Coppée a eu tort d'écrire:

Nous avons pris le chemin sombre;

Je ne la voyais pas dans l'ombre,
Mais je la tenais par la main.

Il a eu tort aussi sans doute, de faire rimer, dans *Le Reliquaire*, les mots, *Infante* et *Enfante*, *Clair* et *Eclair*, *Parabole* et *Symbole*, *Messe* et *Promesse*, *Sonne* et *Personne*, *S'égrène* et *Graine*, etc....

— Je vois que tu connais bien les familles de mots et l'œuvre de François Coppée.

— Oui, grâce à toi.

— Compliments et remerciements! Mais François Coppée a fait rimer des mots dont la parenté est à peine visible, tandis que dans *Chante* et *Enchante*, elle saute aux yeux.

L'expression *Lointain îlot* que tu emploies, est une faute aussi, ain étant une nasale qui ne doit jamais précéder immédiatement une voyelle.

— Le vers de *La Fontaine*:

Je n'en puis jouir demain et quelques jours encore, est donc faux! Tu n'as plus rien à critiquer.

— Si, car je n'accepte pas l'épithète *Valeureux*, dans *Valeureux soldat*. Cette épithète est de nature et non de circonstance. On ne doit pas supposer qu'un soldat n'est pas valeureux, et s'il l'est naturellement, (de nature) inutile de le dire. Quand une épithète ne doit rien ajouter au sens d'un mot, il vaut mieux la laisser dormir en paix dans le dictionnaire.

— Et toi, mon cher Roussillon, va dormir sur ma veste et ne casse pas ma pipe.

Heureux temps où l'on discutait ainsi sur les adjectifs de nature et de circonstance, sur les voyelles nasales, sur les rimes de la même famille, sur les sons longs et les sons brefs!

Je fréquentais, moi aussi, le *Café Bouvet*, surtout pendant les vacances et prenais part aux discussions, et j'ai regretté bien souvent que mes études ou mes fonctions m'en aient éloigné.

Que de bonnes causeries on y faisait! Que de plans on y dressait! Que de vers on y récitait et même on y écrivait sur l'album qu'Henri Bouvet ne manquait pas de présenter aux nouveaux venus!

C'est là notamment que fut émise l'idée d'organiser un grand banquet de conciliation et d'apaisement, après la tourmente fédéraliste.

Ce banquet où l'on voulut bien donner la place d'honneur à ma jeune femme, eut lieu avec un plein succès, le 22 décembre 1893 et j'ai sous les yeux la lettre que Folco de Baroncelli m'écrivit pour m'y convier:

(1) Qui chante — Son mal enchante.

Dau! Dau! tambourin

Boutas-vous en trin!

T'esperan dijòu emé ta gènto mouié en quau dounaren la plaço d'ounour en fàci dóu Cabiscòu. Mistral, Gras, Mathieu, Girard et Roumieux qu'arribo d'Americo e que nous fara mourir dóu rire soun di nostre.

Renjo-te pèr avé touto ta vesprado; pèr uno fes acò te dèu estre facile e, au mens nous laisses pas bada sènso tu... (1)

(1) Allons! Allons! tambourins — Mettez-vous en train! Nous t'attendons Jeudi avec la gentille dame à laquelle nous donnerons la place d'honneur, en face du Cabiscol. Mistral, Gras, Mathieu Girard, Roumieux qui arrive d'Amérique et qui nous fera mourir de rire sont des nôtres. Arrange-toi pour avoir toute la soirée; pour une fois, cela doit t'être facile et au moins ne nous laisse pas bayer sans toi.

On ne peut pas dire que le *Café Bouvet* fût un salon littéraire, car c'était un lieu public, mais c'était comme une réunion ininterrompue du *Flourège*, la société félibréenne d'Avignon et même, mieux que cela, une assemblée générale permanente du *Félibrige*.

Comment, dans un pareil milieu, dont il était l'âme, Jules Cassini aurait-il pu abandonner la littérature qui, depuis plusieurs années déjà d'ailleurs, était sa vie et sa passion?

Une pièce de vers, *Li Memòri d'un caiau*, qu'il écrivit et qu'il récita dans une félibrée de la *Barthelasse*, plut beaucoup et le plaisir qu'il éprouva de ce succès le fit engager de nouveau dans la carrière des lettres.

Cette pièce que publia l'*Armana prouvençau* de 1892, est pleine d'originalité et de verve, les deux qualités principales de son œuvre.

La voici tout entière avec la traduction qu'il en a faite.

LI MEMORI D'UN CAIAU (1)

Sus uno chaminèio, un code me countavo

Sa vido de frejau. Pauret! me pretoucavo.

Lis ome, me disié, vous agantas pertout;
Amor que sian caiau, fau que subiguen tout.
Rèn que de n'en parla, moun malaise s'aumento;
Voulès faire un oustau? Zóu! dins li fundamento!
Fau resta dins la terro ansin tant e pièi mai
Sèns rènn vèire ni saupre e pourta tout lou fais,
E iéu, pèr lou proumié, pode, anas, vous lou dire
I'ai resta proun de tèms. Mai pamens ço qu'es pire
Es d'ana barrula dintre li grand camin...

(1) Les Mémoires d'un caillou.

Aqui, vesès, aquí! n'i'a pèr veni couquin.
Passo un estraio-braso e, d'un cop de sabato,
Pan! vous rounso pu luen, e sias souto la bato
D'un mièu que vous butasso en dedins dóu roudan.
Mai pas pu lèu toucas que li rodo subran
Vènon vous mastega, vous passa sus l'esquino,
E, se lis encalas, alor es lou brouhino
Que meno en sacreiant, lou carretié feroun
Que vèn jouga di pèd'mé de gròssi resoun.
Après n'en passo un autre: a pòu d'un chin que japo,
Vous empougno, vous mando e, dóu tèms qu'èu s'escapo,
Aganto mai, mignot, garço mai toun sacas
E barrulo à ressaut tant que barrularas.

— Lou tour m'es arriba, l'ai bèn dins la memòri,
Me disié lou frejau; mai lou fort de l'istòri
Es que lou lendeman, sus lou meme camin,
Passo mai lou poutroun que m'avié manda au chin,
L'asard fai qu'aquest cop, n'avié ges de brouqueto:
— Pas poudé soulamen atuva 'no pipeto,
Couquin de sort! disié, quand l'idèio ié vèn
De faire em'un caiau lou fiò que ié couvèn.
Just, bouto mai la man sus iéu que siéu jalèbre;
En plaço d'amadou pren d'estrasso e, menèbre,
Esquino contro esquino, emé soun coutelas,
Nous enchaplé bèn tant, qu'à la fin fuguè las,

Mai de fiò n'agué ges... si, pamens, pode dire
Que fasié fiò di dènt; pièi dessus iéu, martire,
Escupiguè, rabin, sa bavo e sis escra
E, quand fuguè sadou, me jitè dins un prat.
Aqui passe la niue. Tre que lou jour pounchejo
Arribo mai quaucun qu'adeja me trapejo,
Es lou segaire fort, arderous au travai
Qu'à-de-reng fai sa plego e que vèn e que vai,
— Soun outis es poulit, veniéu, coume dardaio!
Mai tout eiçò disènt, m'arribo un cop de daio
Que degué restounti jusquo sus li coutau
Talamen fuguè dur, espetaclous, brutau,
L'ome me part dessus, trefacia 'bouminable,
M'empougno e me dis: — Té! bougre d'enfant dóu diable!
En me plantant au sòu, pièi d'un bon cop d'esclop
Me mando cabussa peralin dins un clot.

Aqui fuguère bèn, dins moun clot de roumese,
Ère un peissoun dins l'aigo, ère la flour di pese.
Alor, à moun entour, vióuleto e petelin,
Margarideto blanco e rouge gau-galin

Coulavon à mi flanc si ramo mistoulino,
E, quand au gros rebat, chasque pecout se clino,
Doulènto, dessus ièu, lis amourousi flour
Venien pausa la tèsto e cerca de frescour.
Li bestiolo tambèn, proche de iéu nisavon,
Galino dóu bon Diéu, fournigo me fisavon
La gardo de si croto e, coume un bàrri fort,
Aparave li feble, esvariave la mort,
Dins li mato ausissiéu, lou matin à touto ouro,
Lou cant dis auceloun, lou roucou di tourtouro,
E li vesiéu se faire, en tout caire e cantoun,
De caresso amourouso e de milo poutoun;
Sentiéu l'oudour di fen di terro alin segado,
Lis esparset flouri, li seisseto espigado,
Sentiéu fin qu'au bonur m'adurre à cha moussèu,
Lou soulèu, lis estello e tout ço qu'es au cèu.
Mai li bèu jour soun court. Un matin de plouvino,
S'aproncho un perdigau, gros coume uno galino,
E subran s'ausis: — Pan!... Ai! un cop de fusiéu...
Lou perdigau fuguè, devinas? fuguè iéu.
Aguère tout lou cors mascara di granaio.
Lou cassaire, un moussu, moussu d'asard, en aio
Vèn furna dins la tousco en parlant tout soulet,
Pièi m'espino e se dis:

— Tè, senso lou voulé,
Atrove, de matin, uno raro caturo:
Es uno pèiro escricho. Oh! Diéu! quinto escrituro!
Qu'acò ressènt soun vièi! segur, vau forço argènt.
E zóu! m'aduguè ici. Despièi crèi que li gènt
Que vènon au saloun, entre intra me relucon,
Fugon quet de me vèire e qu'à iéu s'esberlucon
En se pensant: — Boudiéu! quinte oustau es eiçò!
Se vèi bèn que lou mèstre es riche e qu'es pas sot:
A 'njusquo d'artifaio escricho en lengo antico...
Aquéu, vo! la dèu saupre à founs la gramatico.

Pèr legi ço que i'a sus aquéu vièi caiau!
Mai li gènt, qu'an li bano e que soun de mouissau
Fan un pau lou bèu-bèu davans la chaminèio,
Pièi dóu tèms qu'eu s'envai cerca 'no fiolo vièio,
M'apellon iéu, capoun, nisau de calada
E dison que lou mèstre es un ase barda. (1)

(1) LES MÉMOIRES D'UN CAILLOU: Sur une cheminée, un pavé me contait — Sa vie de pierre froide; pauvre! il m'émouvait. — Les hommes, me disait-il, vous vous attrapez partout; — Parce que nous sommes cailloux, il nous faut tout subir — Rien que d'en parler, mon malaise s'augmente — Voulez-vous faire une maison? Vite dans les fondements! Il faut rester dans la terre, ainsi, tant et encore plus — Sans rien voir ni savoir et porter tout le faix — Et moi, tout le premier, je peux, allez, vous le dire, — J'y suis resté assez longtemps. Mais, cependant, ce qui est pire, — C'est d'aller rouler sur les grands chemins...

Là, voyez-vous! là, il y a de quoi devenir coquin. — Passe un écervelé et d'un coup de son soulier ferré — Vlan! il vous projette plus loin, et vous êtes sous le sabot — D'un mulet qui vous pousse d'un heurt dans le creux de l'ornière. — Mais vous n'avez pas plutôt pris terre que les roues, soudain, — Viennent vous mâcher, vous passer sur le dos, — Et, si vous les arrêtez, alors, c'est le butor — Qui conduit en blasphémant, le charretier furieux — Qui vient jouer des pieds avec de gros mots. — Puis, il en passe un autre, il a peur d'un chien qui aboie — Il vous saisit, vous jette et pendant qu'il s'échappe — Attrape, mon petit, reçois encore un choc — Et roule, en cahotant, tant que tu voudras —

Le tour m'est arrivé; je l'ai bien dans la mémoire — Me disait la pierre, mais le fort de l'histoire — C'est que le lendemain, sur le même chemin — Passe encore le poltron qui m'avait lancé au chien. — Le hasard veut que cette fois, il n'avait pas d'allumette: — Ne pas pouvoir seulement allumer une petite pipe — Coquin de sort, disait-il, quand l'idée lui vint — De faire avec un caillou le feu qui lui convient — Précisément il pose encore la main sur moi qui suis pierre froide. Au lieu d'amadou, il prend un vieux chiffon et, dans sa dureté — Echine contre échine avec son coutelas — il nous entailla tellement qu'à la fin il fut las. —

Mais de feu, il n'en eut pas... Si, cependant — Je peux dire — Qu'il faisait du feu des dents; puis, sur moi, martyr — Il lança, dans sa rage, sa bave et ses crachats — Et, quand il fut rendu, il me jeta dans un pré. — Là, je passe la nuit. Dès que le jour commence à poindre — Il arrive encore quelqu'un qui déjà me piétine, — C'est le faucheur vaillant, ardent au travail — Qui, sans interruption, fait sa besogne, en allant et venant — Son outil est joli, disais-je, comme il scintille! — Mais tout en parlant de la sorte, il m'arrive un coup de faux — Qui dut retentir jusque sur les collines, — Tellement il fut dur, effroyable, brutal. — L'homme se précipite sur moi, l'œil torve, abominable; — Il m'empoigne et me dit: — Tiens, bougre d'enfant du diable! — En me clouant sur le sol; puis, d'un bon coup de sabot, — Il m'envoie plonger, tout au loin, dans une touffe.

Là, je fus bien; dans ma touffe de ronce — J'étais un poisson dans l'eau, j'étais la fleur des pois. — Alors, autour de moi violettes et marguerites blanches et rouges coquelicots — Accotaient à mes flancs leurs tiges délicates; — Et quand, en pleine réverbération, tout pédoncule s'incline — Tendrement sur moi, les amoureuses fleurs — Venaient poser la tête et chercher la fraîcheur — Les insectes aussi tout près de moi nichaient; — Les bêtes-à-Dieu, les fourmis me confiaient — La garde de leurs galeries et, comme un solide rempart — Je protégeais les faibles, j'écartais la mort. — Dans les touffes, j'entendais, le matin, à toute heure — Le chant des oisillons, le roucoulement des tourterelles.

Et je les voyais se faire dans les coins et recoins — Des caresses amoureuses et des baisers sans nombre — Je sentais l'odeur des foins dans les terres au loin fauchées — Les sainfoins fleuris, les blés montés en épis — Je sentais avec bonheur venir à moi peu à peu — Le soleil les étoiles et tout ce qui est aux cieux. — Mais les beaux jours sont courts. Un matin de gelée blanche — S'approche une perdrix grosse comme une poule — Et, soudain, on entend: Pan!... Hélas! un coup de fusil. — La perdrix fut, devinez! ce fut moi — J'eus tout le corps barbouillé par les grenailles. — Le chasseur, un bourgeois, bourgeois de hasard — Plein d'émotion — Vient fouiller dans la touffe, en parlant tout seul — Puis m'examine en disant: — Tiens! sans le vouloir, — Je fais ce matin, une rare capture: — C'est une pierre écrite, Oh! Dieu! quelle écriture! — Que cela fleurit, le vieux! et doit valoir de l'argent! — Et vite! il m'apporte ici. Depuis il croit que les gens — Qui viennent au salon, dès leur entrée me guignent — Restent quois de me voir, sont éblouis — Et qu'ils pensent: — Bon Dieu! Quelle est cette maison! — On voit bien que le maître est riche et qu'il n'est pas sot — Il a jusqu'à des bibelots portant des inscriptions anciennes... Celui-là oui! doit la savoir à fond la grammaire — Pour lire ce qu'il y a sur ce vieux caillou. — Mais les gens qui ont les cornes et qui sont de fines langues — Minaudent quelque peu, devant la cheminée — Puis, pendant qu'il s'en va quérir une vieille bouteille — Ils m'appellent moi, vieux suppôt, ancêtre de pavé — Et disent que le maître est un âne bâté.

En 1892, Jules Cassini composa aussi, à l'occasion du 4^{ème} centenaire de la découverte de l'Amérique, un sonnet destiné à un album provençal, en l'honneur de Christophe Colomb.

Ayant communiqué ce sonnet, où il y avait le vers:

E la Terro reçaup lou Progrès que l'embrasso, (1) à Frédéric Mistral, celui-ci le lui renvoya avec la note suivante:

— Fau leva lou mot Progrès d'aquéu bèu sounet; i'a rèn de mai anti-pouèti qu'aquéu mot de journalisto e de demoucrato de vilage.

Acò sènt lou burre de graisso de carogno e l'aigo-ardènt de tartifle. (2).

(1) Et la Terre reçoit le Progrès qui l'embrasse.

(2) Il faut enlever le mot Progrès de ce beau sonnet, il n'y a rien d'aussi anti-poétique que ce mot de journaliste et de démocrate de vilage.

Cela sent le beurre de graisse de charogne et l'eau-de-vie de pommes de terre.

Jules Cassini fut stupéfait d'une sortie aussi violente et intempestive contre le Progrès et à propos de ses vers.

Aussi, lui qui était si bon, trama-t-il une vengeance terrible.

Savez-vous ce qu'il fit?

Il mit le sonnet annoté sous verre, dans un large et superbe cadre doré avec ces mots, en français: — Les dernières lignes ci-dessus ont été écrites de la main du grand poète Frédéric Mistral.

Il plaça ensuite le tout bien en vue dans sa salle à manger, à la portée des regards de tous ceux qui venaient lui faire visite.

La vengeance était spirituelle; il la compléta, en rappelant, de temps en temps, la boutade, car ce n'était qu'une boutade — du grand poète son ami.

C'est ainsi, par exemple, qu'un de ses articles, Lou Veloucipède (1), publié en tête de L'Aiòli du 27 avril 1893, débute ainsi:

Un jour parlave dóu prougrès à-n-un ouriginau que me respoundeguè: — Vé! me parles pas tant d'acò! sènt trop l'aigo-ardènt de tartifle et lou burre de graisso de carogno (2).

Un an après, un autre de ses articles, L'age dóu vèire (3), publié dans L'Aiòli du 17 avril 1894, contient cette phrase: — Aquest cop, pèr eisemple, sian au prougrès! Eiçò sènt plus l'aigo-ardènt de tartifle e lou burre de graisso de carogno! (4)

Frédéric Mistral qui, entre-temps, avait appris l'histoire du tableau, harcelé par ces attaques réitérées, se fâcha, et m'ayant rencontré dans Avignon, me chargea de prier notre ami commun de dépendre son artifes (5) de le faire disparaître et de mettre fin à sa mauvaise humeur.

— Aro qu'a senti la pougneduro, me dit Jules Cassini, sian quite! (6).

Et il s'empessa de lui donner satisfaction.

(1) Le vélocipède.

(2) Un jour, je parlais du progrès à un original qui me répondit: Vois! ne me parle pas tant du progrès; il sent trop l'eau-de-vie de pommes de terre et le beurre de graisse de charogne.

(3) L'âge du verre.

(4) Cette fois-ci, par exemple, nous sommes au progrès! Cela ne sent plus l'eau-de-vie de pommes de terre et le beurre de graisse de charogne.

(5) Objet compliqué.

(6) Maintenant qu'il a senti la piqûre, nous sommes quittes.

A la même époque, au commencement de janvier 1893, il y eut encore entre Jules Cassini et Frédéric Mistral, toujours à propos d'un album, un petit froissement, et c'est moi qui en fus la cause.

Un des grands maîtres de la poésie française, François Coppée, était venu à Cannes pour chercher le rétablissement de sa santé un peu ébranlée, Jules Cassini pensa: que li felibre prouvençau avien lou devé de souveta la bèn-vengudo à-n-aquéu bèu pouèto. (1)

Pour cela faire, il envoya aux félibres de la région, avec une circulaire explicative, une page blanche, en demandant à chacun d'escrèure en prouvençau o en francés, ço que bèn ié farié plesi à l'intencioun dóu Mèstre. (2).

Ces pages devaient ensuite être retournées pour être reliées et offertes en hommage au poète.

Et la circulaire se terminait ainsi:

— Pensan que vous agradaro de porge un bel espigau pèr aquelo garbo d'or e qu'apoundrès i rai bèn fasènt de noste bèu soulèu e au parfum embeimant de nòsti flour, l'aflat de vosto bono acuiènço, tres causo que, de segur, reviscoularan lèu-lèu aquéu pouèto d'elèi e que lou fourçaran de garda de la terro prouvençalo e de soun pople, uno remembranço agradivo e digno d'éli. (1)

(1) Nous pensons qu'il vous plaira d'offrir un bel épi pour cette gerbe d'or et que vous ajouterez aux rayons bienfaisants de notre soleil et au parfum suave de nos fleurs, la douce influence de votre bon accueil, trois choses qui, assurément, ragaillardiront aussitôt ce poète d'élite et le forceront de garder de la terre provençale et de son peuple, le souvenir agréable qu'ils méritent.

Une quarantaine de félibres répondirent à cet appel.

J'envoyai, quant à moi, un sonnet qui, dans ses deux tercets de la fin, disait:

Nautre, cantaire de Prouvènço
Avèn plus que la souvenènço
De nòsti glòri d'antan.

Mai, pèr nosto lengo luçaire,
Se fau que mourrejen, ô fraire!

Morituri te salutant (1).

(1) Nous, chanteurs de Provence — Nous n'avons plus que la souvenance — De nos gloires d'antan — Mais dans la lutte pour notre langue — S'il faut que nous succombions, ô frères — Morituri te salutant. (Ceux qui vont mourir te saluent).

Frédéric Mistral qui avait lui-même envoyé un sizain, publié plus tard dans *Lis Oulivado* ayant lu ce sonnet et voyant que je n'y tenais aucun compte du nouvel éclat que les félibres avaient donné à la langue provençale et que je semblais prédire la fin de cette langue, ne fut pas content,

(1) Que les félibres provençaux avaient le devoir de souhaiter la bienvenue à ce beau poète.

(2) D'écrire en provençal ou en français, ce que bon lui semblerait, à l'intention du Maître.

Et lui qui m'avait écrit quelque temps auparavant si amicalement qu'escrivieu lou prouvençau coume un perlet e coume un pouèto de naturo e qu'ère un mèstre escrivan (1), demanda à Jules Cassini de retirer mon sonnet de l'album. Jules Cassini, qui était d'esprit indépendant et qui trouvait sans doute mon sonnet à son goût, ne fit pas ce que Frédéric Mistral demandait et celui-ci nous en voulut à tous les deux.

Ce petit désaccord dura peu.

François Coppée, en tout cas, reçut fort bien Jules Cassini quand celui-ci alla lui offrir l'album; il le retint à déjeuner et le garda toute la journée avec lui. Il remercia ensuite les félibres par le sonnet suivant que beaucoup de journaux reproduisirent:

Aux félibres

Qui m'ont salué de leurs vers pendant mon séjour en Provence.

Souffrant, j'étais venu sur le doux littoral,

Frileux, je me chauffais au soleil de Provence,

Leur joie et leur fierté! — Sur mon chemin s'avance

Le Félibrige avec son chef, le grand Mistral.

A moi, l'humble rimeur, à peine leur égal,

Ils offrent leurs beaux vers comme une redevance;

Leur fraîche poésie est une eau de Jouvence;

Je m'y baigne et j'en sors guéri. Je n'ai plus mal.

A mon départ, il faut que tout bon temps finisse

Je ne comptais cueillir, sur la côte de Nice

Qu'un bouquet tôt flétri de ses roses d'hiver,

Chers Félibres, merci! car de vos nuits sans voiles

Et de leurs astres d'or réfléchis dans la mer,

J'emporte, grâce à vous, une gerbe d'étoiles.

François COPPEE.

Nice, 29 Janv. 1893.

(1) que j'écrivais le provençal comme une petite perle et comme un poète de nature et que j'étais un maître écrivain.

Il y a dans les papiers de Jules Cassini, qui m'ont été donnés par sa fille, comme étant l'ami de la famille le plus capable, à son dire, de les faire valoir, une lettre inédite de Paul Manivet, l'excellent poète avignonnais, au sujet de François Coppée, que je crois bon de publier ici, du moins en partie:

— Donc j'ai salué Coppée, en votre nom, dit Paul Manivet à Jules Cassini; je l'ai soustrait pour un moment, hélas! aux serres de son éditeur. Avant mon arrivée, le marchand et le dieu étaient aux prises. Mon intervention a suspendu le combat. Et j'ai senti, à la poignée de main fiévreuse du maître, combien la lutte avait été âpre. Et, dans son doux regard, quelle reconnaissance pour le frère libérateur! J'étais, en effet, non pas la délivrance, mais l'accalmie, la consolation.

Tout de suite, des remerciements pour vous — Cet excellent Cassini, qui est venu tout exprès d'Avignon, m'apporter cette gerbe d'étoiles.

Et comme j'affirmais vos sentiments de gratitude à son égard pour le beau sonnet: — Mais pas du tout, je reste leur obligé, à ces bons félibres, car je leur ai donné un œuf pour un bœuf. Vous voyez bien là le poète des humbles, dans toute sa simplicité et sa bonhomie.

Il ne faudrait pas que les deux petites histoires que je viens de raconter sur Jules Cassini et Frédéric Mistral, fassent croire qu'ils vivaient tous les deux comme le chien et le chat, de la même maison, qui jouent ensemble parfois, mais qui, souvent se boudent et se querellent. Ce serait là une idée tout à fait fautive. Ils s'aimaient bien tous les deux et Frédéric Mistral avait la plus grande confiance dans les idées, les sentiments et le talent de son ami.

En voici une preuve dans la lettre qu'il lui adressa peu de temps après:

Moun brave Cassini,
Li capelan de Tres, (païs dóu coustat d'Ais que belèu couneisses) me demandon un cantico prouvençau à l'ounour de sant Jan, sus l'èr de Nosto-Damo de Gràci de Maiano, que n'en veici la coupo:

Tóuti li porto èron barrado
Fasié ferni de vèire acò.
Entre sourti la benurado,
Lou mau calè tout en un cop.

Nosto-Damo de Gràci
Que nous avès sauva,

Vous venèn rendre gràci,
Coume avèn toujours fa. (1)

(1) Mon bon Cassini,
Les curés de Trest, (pays du côté d'Aix, que vous connaissez peut-être) me demandent un cantique provençal en l'honneur de Saint Jean, sur l'air de Notre-Dame-de-Grâces de Maillane dont voici la coupe:

Toutes les portes étaient fermées — Voir cela faisait frémir — Dès qu'on sortit la bienheureuse — Le mal cessa tout à coup.
Notre-Dame-de-Grâces — Qui nous avez sauvés. Nous venons te rendre grâce — Comme nous l'avons toujours fait.

Iéu, aguènt pas lou tèms, ai pensa que t'amusarié de faire aquéu cant populàri qu'es espera de tout un pople. Te mande l'explicacioun d'aquéu pelerinage e d'aquelo fe pèr te guida.

Fai acò simple, clar, e de la loungour que voudras. Sant Jan es un sant que presto à canta.

Me remandaras toun obro avans lou 1é de jun pèr que li gènt de Tres agon lou tèms de la faire estampa et de l'aprene pèr lou 24 de jun.

Es entendu, bèu, e que lou grand Sant Jan te caufe de soun fiò de joio!

A man toucado. (1)

F. MISTRAL.

(1) Moi n'ayant pas le temps, j'ai pensé qu'il serait amusant pour toi de faire ce chant populaire, attendu de tout un peuple. Je t'envoie l'explication de ce pèlerinage et de cette foi pour te guider.

Fais cela simple, clair et de la longueur que tu voudras. Saint Jean est un saint qui prête à chanter.

Tu me renverras ton œuvre avant le 1er juin pour que les gens de Trest aient le temps de la faire imprimer et de l'apprendre pour le 24 juin.

C'est entendu, mon beau, et que le grand Saint Jean te réchauffe de son feu de joie.

A main touchée.

F. MISTRAL.

Jules Cassini, plein d'ardeur se mit immédiatement au travail et je le vois et l'entends encore deux ou trois jours après seulement, me chanter, avec joie, sur la Place de l'Horloge, en Avignon, tenant son papier d'une main et battant la mesure de l'autre, le cantique que Frédéric Mistral lui avait commandé.

Celui-ci en mit ensuite les onze couplets en dialecte du pays d'Aix et le publia, sous le nom de Jules Cassini, bien entendu, en tête du N° 125 de L'Aiòli.

En voici le commencement et la fin:

Es au-jour-d'uei la bello fèsto
De noueste Sant, dóu benerous.
Vers qu venguè clina la tèsto
Noueste Segnour tant pouderaus.

Sant Jan lou batejaire,
Grand patrour de l'estiéu,
Largas sus lou terraire
Tóuti lei bèn de Diéu

Trefoulissènt, l'amo galoio,
Aièr, pèr la fe pretouca,
Au cremadou dóu fiò de joio
Toutei nous sian purifica.

Anen-nous-en en benuranço
A travès mount, vau e campas
E preguen Diéu pèr que la França
Ague bonur, grandour e pas. (1)

(1) C'est aujourd'hui la belle fête — De notre saint, du bienheureux — Vers qui vint incliner la tête — Notre-Seigneur si puissant.
Saint Jean le baptiseur — Grand patron de l'été — Comble le terroir — De tous les biens de Dieu.
Transportés, l'âme joyeuse — Hier, touchés par la foi — Au lieu brûlant du feu de joie — Nous nous sommes tous purifiés.
Partons, pleins de félicité — A travers monts, vallées et landes — Et prions Dieu pour que la France — Ait bonheur, grandeur et paix.

Ce cantique fut trouvé très joli, on le chanta avec entrain et les journaux en félicitèrent grandement Frédéric Mistral.

Jules Cassini a collaboré, de 1891 à 1896, excepté en 1893, à l'Armana provençau (1) qui était, depuis sa création en 1854 et qui est encore, une publication officielle du Félibrige.

C'est là qu'il avait publié, en 1891, avant Li Memòri d'un caiau (2), une pièce de vers assez amusante: Parpello d'agasso (3) que MM. Julian et Fontan, donnent en entier dans leur Anthologie félibréenne:

Faire emé li moucheto,
Li boufet, la paletto,
Dins li cendre de round;
Coumfa li traou d'uno fougasso;
Apouncha' n fus em' uno masso:
Parpello d'agasso!

D'uno margarideto
Derraba li fuieto
E dire à proupourcioun:
— M'amo-ti bèn o noun?
Sus un pin cerca de rabasso
Faire baneja' no limaço:
Parpello d'agasso!

- (1) L'Almanach Provençal.
- (2) Les Mémoires d'un caillou.
- (3) Paupière de pie.

C'est lui qui se dépeint, dans la dernière strophe, quand il dit:
Atuva dès brouqueto
Pèr uno cigaleto.
Quand, au founs d'un vagoun,

Esquicha 'n un cantoun,
Voulènt tua lou tèms que passo,
Rimas en eto, en oun, en asso:
Parpello d'agasso! (1)

(1) Faire avec les pincettes — Le soufflet, la pelle à feu, — Des ronds dans les cendres — Compter les trous d'une fouace — Appointer un fuseau avec une massue: — Paupière de pie!
D'une petite marguerite — Arracher les pétales — Et dire au fur et à mesure: — M'aime-t-il bien ou non? — Sur un pin chercher des truffes — Faire sortir les cornes à une limace: — Paupière de pie
Allumer dix allumettes — Pour une cigarette — Quand, au fond d'un wagon — Pressé dans un coin — Voulant tuer le temps qui passe — Vous rimez en ette, en on, en asse: — Paupière de pie!

Mais ce qu'il publia de mieux, dans l'Armana provençau (1), ce sont deux pièces du même genre que Li Memòri d'un caiau, (2) l'une, en 1894: Piéu! (3), l'autre, en 1896: La Serp (4).
Piéu, (3) est l'histoire d'un moineau.

Jules Cassini nous montre d'abord cet oiseau dans ses gestes ordinaires, dans sa vie accoutumée:

PIÉU

N'a ni pauso ni fin, pòu pas teni sesiho;
Vèn d'eici, part d'eila, furno dins la broundiho;
Sauto subre la draio à pèd joun, lèst e prim
E vai reboumbissènt jusquo dins lou jardin.
Aqui gravacho un pau lis arreifort, li pòrri,
Bequeto dins li pese e sus li caulet flòri,
S'espaco en lalejant entre li coudounié
Pièi s'encimo d'un boumb subre l'agroufounié.
Eici sian! semblo dire, e passo la revisto
Dóu fru que sara lèu sa pitanço requisto.
Assajo, lou gourmand, s'es pancaro madur.

(1) L'Almanach provençal.

(2) Les Mémoires d'un caillou.

(3).....

(4) Le serpent.

E vèi tout vergougous, qu'es encaro trop dur.
Alor s'agrouvo aquito, à l'oumbro dóu fuiage,
Amolo un pau soun bè, gratiho soun plumage,
Mai lèu se drèisso fièr en redisènt soun piéu!
E, coume un fouletoun, part alin vers li siéu!

Mais voici que quelques jours plus tard l'oisillon se trouve en présence d'un épouvantail qu'on a placé sur le cerisier.

Aqui s'amato, espincho, avanço un pau la tèsto
E l'ausisse que dis: — Qu'es aquéu sounjo-fèsto?
Gès de pèd ni de man, un vièsti de soudard,
Encamba de galis dins de braio d'asard,
Capèu negre enclouta, grand coume un decalitre.
Belèu vèn mesura d'ólivo, lou belitre!
Pamens semblo que tèn un manche de rastèu,
E boulego pas mai que l'ome dóu castèu
Que me faguè tant pòu, l'an passa, dins lou pargue
E que fuguè de gip. Anen, vai, me n'en cargue;
Un moumen! aurai lèu sachu toun numerò!
E s'aprouncho un pau mai, tout en fasènt de cro.
Pièi crido aqui fort: Piéu! de darrié d'uno branco,
En alucant se l'ome es de la bono tranco,

Se fai mino d'ausi s'ansin boulegara;
Mai noun, en crous toujours, rede tèn si dous bra.
Sian Francès! crido alor, la pichoto canaio,
Es un caramentrant! es un ome de paio.

Que m'empachara pas di poupins agroufioun
D'agué ma bono part!.....

Mais il lui arrive malheur. Il est blessé d'un coup de fusil.

Crido: Piéu! s'ausis: Pan! Adiéu! lou paure aucèu
Debano, en trantaiènt, abas vers li canèu.
Mai belèu n'es pas mort, e la pieta me crido
De courre à soun secours. Traversant li caussido,
Vau vèire ço que n'es. Ai las! lou Grand canau
Just me separo d'èu que semblavo bèn mau.
Ero eila pèr lou sòu sus la ribo segado,
Uno pato saunouso, uno alo desplegado,
La tèsto sus lou pitre emé lou bè sarra,
Alenant à ressaut e lis iue trevira...

E ièu, tout esmougu, gounfle, lou regardave,
Sènso rèn pousqué faire, e, clavela, pensave
Is afre que la mort porto en tout ço que viéu
Quand, en arpatejant, fagué plan-planet: Piéu!
Aquèu crid m'adugué sus lou cop l'esperanço,
E l'aucèu d'enterin, espoussant sa soufranço
Bat lou sòu de sis alo e se remes d'un tèms
Dre sus sa pato libro, enfin, que lou soustèn,
Mai blet, amoulouna, fasènt proun lou carrosso,
Pièi, paloutamen sauto à pèd cauquet, se trosso,
Coume pèr assaja se n'a plus rèn de rout
E volo un pau coustié sus lou plus proche brout. (1)

(1) Il n'a ni repos ni cesse; il ne peut pas tenir tranquille
Il vient d'ici, il part de là, il fouille dans la ramille
Il saute sur le sentier à pieds joints, lesté et menu
Et va, rebondissant, jusque dans le jardin.
Là il gratte un peu les radis, les porreaux,
Il béquète dans les pois et sur les choux-fleurs,
Il se promène, en gazouillant, entre les cognassiers
Puis se perche d'un bond sur le cerisier.
Nous y voilà! semble-t-il dire, et il passe la revue
Du fruit qui sera bientôt sa pitance recherchée.
Il tâte, le gourmand, s'il n'est pas encore mûr,
Et voit tout honteux qu'il est encore trop dur.
Alors, il s'accroupit là, à l'ombre du feuillage,
Aiguise un peu son bec, gratte son plumage,
Mais bientôt il se redresse fièrement en redisant son cri
Et, comme un lutin, part là-bas vers les siens!...
Là, il se cache, regarde attentivement, avance un peu la tête,
Et je l'entends qu'il dit: — Quel est cet indolent
Point de pieds ni de mains, un vêtement de soldat.
Culotté de travers dans un pantalon de hasard,
Chapeau noir cabossé, grand comme un décalitre,
Peut-être qu'il vient mesurer des olives, le bêlître!
Il semble pourtant qu'il tient un manche de râteau;
Et il ne bouge pas plus que l'homme du château;
Qui me fit si peur, l'an passé, dans le parc
Et qui fut en plâtre! Allons, va, je m'en charge;

Un moment, j'aurai bien vite su ton numéro!
Et il s'avance un peu plus, tout en faisant des crochets,
Puis il jette là son cri très fort, derrière une branche
En regardant attentivement si l'homme est de la bonne espèce
S'il fait mine d'ouïr et si ainsi il bougera;
Mais non, en croix toujours, il tient ses deux bras raides
Nous sommes Français, (1), crie alors la petite canaille,
C'est un mannequin de carnaval! c'est un homme de paille.
Qui ne m'empêchera pas des pulpeuses cerises
D'avoir ma bonne part.....

(1) Expression qui, pour les Comtadins, sujets du Pape, signifiait: le bonheur est avec nous!

Il crie: —Piéu! l'on entend: — Pan! Adieu, le pauvre oiseau
Roule, en titubant, là-bas vers les roseaux.
Mais peut-être qu'il n'est pas mort, et la pitié me crie
De courir à son secours. Traversant les chardons aux ânes
Je vais voir ce qu'il en est. Hélas! le Grand canal
Justement me sépare de lui. Il avait l'air bien mal.
Il était là-bas par terre, sur la rive fauchée
Une patte saignante, une aile déployée.
La tête sur la poitrine avec le bec serré
Respirant par saccades et les yeux tournés...
Et moi, tout ému, le cœur gros, je le regardais
Sans rien pouvoir faire et immobilisé, je pensais
Aux affres que la mort fait endurer à tout ce qui vit,
Quand, en agitant les pieds, il fit doucement: — Piéu!
Ce cri m'apporta sur le champ l'espérance
Et l'oiseau, en même temps, secouant sa souffrance
Bat le sol de ses ailes et se remet d'un coup
Droit sur sa patte libre qui, enfin, le soutient,
Mais languissant, tassé, il paraissait aller mourir,
Puis, lourdement, il saute à cloche-pied, se ploie
Comme pour se rendre compte s'il n'a plus rien de cassé
Et vole, manquant un peu le but, sur le plus proche rameau.

Comme tout cela est bien vu, bien observé et bien dépeint! Je ne connais aucun poète provençal qui ait été aussi exact et minutieux dans ses descriptions, si ce n'est parfois Charloun, (Charles Rieu), dans ses Cant dóu Terraire (1). Lou Felibre di Tavan (2) lui-même, le grand savant Henri Fabre n'est entré dans de pareils détails que dans ses Souvenirs entomologiques. Ici, rien n'est passé sous silence; les gestes y sont reproduits, les manières y sont retracées comme si la plume du poète était un appareil photographique. Ce qu'il y a de remarquable également, c'est que nous ne voyons pas seulement l'oiseau, mais que nous comprenons, tant sa façon d'agir est expressive, ce qu'il pense et ce qu'il sent. Dans cette pièce, il n'y a pas, d'autre part, que des descriptions et des observations; il y a le sentiment profond de pitié que Jules Cassini éprouvait devant toutes les souffrances et que traduisent si bien les trois vers dans lesquels il semble avoir mis tout son cœur aimant et compatissant:

E tout esmougu, gounfle, lou regardave,
Sènso rèn pousqué faire e, clavela, pensave
Is afre que la mort porto en tout ço que viéu. (1)

(1) Et tout ému, le cœur gros, je le regardais — Sans rien pouvoir faire et, immobilisé, je pensais —
Aux affres que la mort fait endurer à tout ce qui vit.

- (1) Les Chants du terroir.
- (2) Le Félibre des hannetons.

Et que dire du style de cette pièce? Je le comparerais volontiers à l'eau fraîche, si claire, si fluide, si transparente sur son lit de perle et de mousse qui sort de la Fontaine de Vaucluse et qui est si éblouissante sous les rayons du soleil.

MM. Julian et Fontan, dans leur Anthologie félibréenne, déjà citée, ont dit de Jules Cassini, qu'ils apprécient d'ailleurs fort bien: — Il n'avait pas la religion de la perfection artistique; il cherchait avant tout la simplicité et la clarté.

Il semble qu'il y ait dans cette phrase un regret. Mais qu'est-ce que la religion de l'art, en littérature, sinon la manière la plus simple, la plus claire et la plus harmonieuse d'exprimer sa pensée?

La religion de l'art, il ne faut pas la faire consister dans les mots recherchés, étranges, pleins de mystère qui surprennent, et dans les expressions alambiquées, mais dans les mots à la portée de tous, qui disent bien ce qu'il faut dire et qui sont employés de façon à plaire à l'oreille.

Et de la religion de l'art ainsi comprise l'on peut affirmer que Jules Cassini a été l'un des apôtres.

La Serp (1) est un petit drame émouvant. Jules Cassini doit en avoir pris l'idée dans une histoire qu'on lui a racontée ou même simplement dans les faits divers d'un journal.

Il y dépeint un serpent:

Uno serp moustrouso,
Verdo, amarinouso
Qu'eila se gandis.
Se trosso e boumbis,
Ve-la! Sa pèu lisco
Que la bavo envisco
Chanjo de coulour
A chasque countour.
Ve-la! S'envirouno
Pièi siblo ferouno
En tenènt en l'èr
Sa tèsto d'infèr.

Mai vès! se fringouio,
Se desenvertouio
En milo festoun
E vai de reboumb;
S'alongo, resquiho,
Tournamai se quiho,
Se bandis pèr saut.

(1) Le serpent.

Ce serpent monstrueux pénètre dans une maison et se glisse sous les couvertures d'un enfant qui est dans son berceau,

E de sa car frejo
Fai uno courrejo
Qu'autour de l'enfant
Sarro en se lipant.

Un serpent monstrueux — Vert, souple — Qui là-bas se sauve — Se plie et bondit — Voyez-le. Sa peau lisse — Que la bave englue — Change de couleur — A chaque contour. — Voyez-le! Il s'entortille — Puis siffle, farouche — En tenant en l'air — Sa tête d'enfer.

Mais voyez! il se trémousse — Se désentortille — En mille festons — Et va par rebonds — Il s'allonge, glisse — De nouveau se dresse — Se lance par sauts.

Et de sa chair froide — Fait une courroie — Qu'autour de l'enfant — Il serre en se léchant.

Mais la mère de l'enfant et son chien arrivent avant que le pauvre mignon soit étouffé et ils tuent le serpent.

Cette pièce ne vaut pas, à mon avis, Piéu! ni Li Memòri d'un caiau; mais il y a aussi des descriptions, d'autant plus remarquables, qu'elles ne sont faites qu'avec des vers de cinq pieds, à rime plate, qui glissent avec la rapidité du serpent lui-même.

Jules Cassini, comme je l'ai déjà indiqué, collaborait à L'Aiòli, le journal provençal créé par Frédéric Mistral, en Janvier 1891. J'ai déjà cité plusieurs articles qu'il publia dans ce journal, et j'en citerai d'autres, mais il serait trop long de les citer tous, car il y écrivit régulièrement, en prose et en vers, jusqu'à sa mort. Je tiens cependant à revenir dès maintenant, sur la lettre dont j'ai donné un passage et qu'il fit insérer dans ce journal, à propos de Vido d'enfant (1), car cette lettre explique l'amour de Jules Cassini pour les champs et pour la vie des paysans et mérite quelques commentaires.

— Touto la vidasso dóu champ, dit l'ancien cordonnier, l'ai visto viéure e quasimen viscudo pèr-ço-que mi grand èron païsan. Quant de fes siéu pas ana emé mis ounce, gaire maï aja que iéu — rabaia d'erbo long di roubino, rastela de fen, meisouna, vendemia, ouliva o mena lou cavalot i terro pèr adurre tantost li garanço, tantost li fuèio pèr li magnan. (1).

(1) Toute la pénible vie des champs, je l'ai vu vivre et je l'ai presque vécue car mes grands-parents étaient paysans. Combien de fois ne suis-je pas allé avec mes oncles, guère plus âgés que moi, ramasser de l'herbe le long des robines, râtelier du foin, moissonner, vendanger, oliver et mener le petit cheval aux terres pour apporter tantôt les garances, tantôt les feuilles de mûrier pour les vers à soie.

Il y a, par ailleurs, dans cette lettre, beaucoup de compliments pour Alphonse Daudet qui aida Baptiste Bonnet à se faire un nom en traduisant son œuvre. On ne louera jamais assez, en effet ce que le grand romancier fit en faveur du modeste félibre! Mais ce que Jules Cassini ne savait pas, à ce moment-là, et que je tiens à dire pour que chacun ait la part de mérite qui lui revient, c'est que le véritable traducteur de Vido d'enfant, n'est pas l'auteur des Lettres de mon moulin, mais Henri Nèr, l'écrivain qui devait se faire connaître un peu plus tard sous le pseudonyme transparent de Han Ryner.

Le manuscrit de Vido d'enfant commença à être imprimé, par mes soins, en feuillets, dans L'Echo du Luberon, de Cavaillon, le 7 et le 14 décembre 1890, sous le titre de Brisquini. (1)

Frédéric Mistral, trouvant ce feuillet à son goût, demanda à Baptiste Bonnet de le réserver pour L'Aiòli qu'il allait faire paraître. Baptiste Bonnet, flatté, lui donna satisfaction, malgré mes protestations. Et c'est sous le nom nouveau de Memòri d'un gnarro (2) qu'il publia alors son œuvre.

Alphonse Daudet qui lisait L'Aiòli, fut séduit, comme Frédéric Mistral, par cette œuvre vraiment remarquable et, dans une entre vue, proposa à son auteur de la traduire et de lui en donner tous les bénéfices.

Mais c'est à Henri Nèr qu'il donna cette traduction à faire, se contentant, lui, de la revoir et d'en modifier ou d'en supprimer quelques paragraphes.

L'œuvre de Baptiste Bonnet parut alors en volume et en français sous un troisième titre, celui de: Vie d'enfant.

Je me raccommodai vite avec Baptiste Bonnet, malgré le mauvais procédé qu'il avait employé à mon égard et, le 7 août 1895, étant de passage à Paris, avec ma femme, nous fêtâmes ensemble, dans une soirée inoubliable, en compagnie d'Henri Nèr et chez Taulemesse, l'ami de Jules Cassini, le succès magnifique de son œuvre.

Et quand je me le remémore, chantant, vers les trois heures du matin de cette soirée, sur la splendide Avenue des Champs-Élysées, sa chanson d'amour à Jolo, j'en suis encore tout ému.

(1) C'était le nom de l'enfant.

(2) Mémoires d'un valet de ferme.

Le 17 avril 1894, Jules Cassini maria sa fille, Marie, avec l'excellent Paul Vachet, peintre décorateur, bien connu dans tout Avignon.

Cette union de deux nouveaux mariés qui se convenaient fort bien et s'aimaient beaucoup fut, pour lui, comme pour sa femme, une grande joie.

Au dessert du repas de noces, Folco de Baroncelli et Henri Bouvet levèrent leurs verres en l'honneur des conjoints et leur présentèrent et lurent, en même temps que leurs vœux de bonheur, ceux qu'avaient adressés, Félix Gras, Frédéric Mistral, Jean Monné, Alexis Mouzin, Elzéar Jouveau, Louis Roumieux, Edouard Marrel, Imbert, Chansroux, A. Gallas, Dr Augier, Louis Astruc, Paul Manivet, C. Bigot, Louis Charrasse, J. Huot, G. Auzière, Lt. Vallier, Paul Gauthier, J. Barielle et moi-même.

Jules Cassini les remercia en ces termes:

Ami, vòstis aflat, vòsti souvèt courous
Faran tibra que maï lou liame pouderaus
Que m'estaco lou cor à vòsti cor de fraire

E lou gréu poueti que nous sias vengu traire
Espandira toustèms de flour à faire gau
Sus la draio di nòvi autant qu'à moun fougau. (1)

(1) Amis, vos faveurs, vos souhaits cordiaux
Resserreront encore davantage le lien puissant
Qui m'attache le cœur à vos cœurs de frères
Et le germe poétique que vous êtes venus nous offrir
Epanouira, en tout temps, des fleurs à faire envie
Sur le sentier des nouveaux mariés autant qu'à mon foyer.

Et il ajouta, dans la conversation qui suivit: Aro pode mourir; ai marida ma chato e vène d'acaba moun drame: Li varai de l'amour. (1)

(1) Maintenant je peux mourir, j'ai marié ma fille et je viens d'achever mon drame: Les troubles de l'amour.

C'était là, en effet, les deux choses à l'accomplissement desquelles il tenait le plus: l'une qui devait assurer la survivance de son corps par les petits-enfants qui pouvaient lui naître; l'autre, la survivance de son esprit par l'éternel renom qu'il pouvait acquérir.

L'intrigue des Varai de l'amour est simple.

— L'amour, dit Alexis Mouzin, dans un article de L'Aiòli, que je traduis, unit en cachette la belle Virginie et le passionné Alphonse. Le père du jeune homme ne veut pas les unir. Alphonse se révolte contre un tel refus et, comme il va partir, pour son service militaire, il donne à son aimée, l'anneau de sa mère comme signe de fidélité.

Ce n'est pas lui certes! qui manquera à la promesse. Fou d'amour, il déserte son régiment; il ne peut pas vivre sans elle, sans l'enfant qui leur est né. Il va le dorloter à la ferme où il est en nourrice et reste là sans sortir par crainte des gendarmes et très ennuyé de ne pouvoir aller voir Virginie à la ville où cette fine mouche est placée comme bonne. Oui, fine mouche, car elle ne se gêne guère pour le tromper avec Henri, garçon du voisinage; elle se gêne si peu que la nourrice les surprend en venant lui faire visite. Alors les troubles amoureux de Virginie finissent mal, elle en parle avec la nourrice à la ferme où se trouve Alphonse qui, averti, se tient à l'écoute. Alphonse furieux lui redemande l'anneau, elle refuse et il la tue et se tue après. Le père bien affligé pleure tant de malheur et prend l'enfant qui seul lui reste comme consolation.

Cette pièce, à peine achevée, fut aussitôt représentée. Elle eut une représentation, en Arles, aux Folies arlésiennes, le 12 et, en Avignon, au Théâtre des Variétés, le 14 août 1894, à l'occasion des fêtes que les Félibres et Cigaliers de Paris organisèrent à Lyon, Tournon, Valence, Cadenet, Orange, Vaucluse, Cavaillon, Bompas, Avignon du 9 au 15 août, fêtes magnifiques avec l'inauguration des monuments d'Emile Augier, à Valence, du Tambour d'Arcole, à Cadenet, de Laure, à Vaucluse, de Castil-Blaze, à Cavaillon, de Roumanille et d'Aubanel, en Avignon.

Quelques journaux publièrent, sur les représentations des Varai de l'amour, des articles très flatteurs; mais il ne faut pas prendre les articles de journaux pour paroles d'Évangile.

J'assistai avec Jules Cassini, que je ne quittai pas de toute la soirée, à la représentation d'Avignon.

Le public, retenu par une retraite aux flambeaux avec farandoleurs qui avait lieu au moment même de la levée du rideau, n'y vint pas.

Les félibres qui étaient arrivés tard de Bompas où ils étaient allés apposer une plaque commémorative en l'honneur du poète français et provençal Adolphe Dumas, ne vinrent au théâtre qu'au milieu de la représentation.

Là, il y eut alors un auditoire d'élite: Frédéric Mistral, Félix Gras, Clovis Hugues et sa famille, Paul Arène, Alexis Mouzin, Jules Gaillard, Sernin Santy, Paul Marieton, Théodore Reinach, Auguste Marin, Elzéar Jouveau, Henri Bouvet, Folco de Baroncelli, Paul Gauthier, Marius Bourelly, Alcide Blavet, Gaston Jourdanne etc... etc...

Mais les artistes qui étaient plutôt des artistes de café-concert que des artistes de théâtre, jouèrent mal; ils ne connaissaient pas leur rôle; ils déformaient les mots, et le pauvre Jules Cassini qui était dans la cage du souffleur, se fatiguait à l'excès et souffrait le martyr.

On a pu dire depuis que ce drame n'était pas fait pour le théâtre; mais avant d'exprimer une telle opinion, il faudrait l'avoir vu interpréter par de véritables artistes qui savent se mettre dans la peau de leur personnage et en exprimer, avec toute leur âme, les sentiments qui les animent. Li Varai de l'amour furent publiés en feuilletons, dans L'Aiòli du 17 novembre 95 au 17 octobre 96.

A propos de cette publication, Jules Cassini disait, dans une lettre à Baptiste Bonnet:

— Alor legisses Li Varai de l'amour. Aqui me fas peno. Es-ti poussible qu'un ome coume tu seguigne uno pèço de tiatre que se chapouto en dès-e-vue representacioun, de cinq minuto, de dès jour en dès jour e ounte, lou pu souvènt, lou rudèu toumbo au bèu mitan d'uno alenado o d'un efet? Uno pèço de tiatre dounado ansin, moun bèu, amalugarié la glòri de toun illustre Mèstre, s'aquelo pèço èro sièuno. A faugu que Mistral, en quau pode rèn refusa, me la demandèssè pèr lou fueitoun de L'Aiòli, autramen l'auriéu jamai facho parèisse en pedassoun. Te n'en pregue, laissez ista'cò tranquile! Dins quauque tèms te mandarai lou libre. (1)

(1) Ainsi tu lis Les troubles de l'amour. Là tu me fais de la peine.

Est-il possible qu'un homme comme toi suive une pièce de théâtre qui se morcelle en dix-huit représentations de cinq minutes, de dix jours en dix jours et où, le plus souvent, le rideau tombe au beau milieu d'une tirade ou d'un effet! Une pièce de théâtre donnée de cette façon, mon beau, éreinterait la gloire de ton illustre Maître (1), si cette pièce était de lui. Il a fallu que Mistral, à qui je ne peux rien refuser, me la demande pour le feuilleton de L'Aiòli sans quoi je ne l'aurais jamais fait paraître en lambeaux. Je t'en prie, laisse cela tranquille! Dans quelque temps, je t'enverrai le livre.

Li Varai de l'amour en effet, drame en quatre actes, en prose, avec traduction française, imprimé par François Seguin, en Avignon parurent en brochure en 1896, avec les comptes-rendus que la presse avignonnaise avait publiés après la représentation.

Cette brochure permet de mieux connaître l'œuvre.

Jules Cassini dépeint dans son drame, dont il justifie ainsi fort bien le titre, non seulement les troubles de l'amour dans le cœur d'un amant et dans celui de la coquine qui est sa maîtresse mais encore dans celui d'un père et d'une nourrice qui est une véritable mère. Il les dépeint aussi dans celui d'un poète, René, un troisième amoureux de Virginie mais ici je ne suis d'accord ni avec lui ni avec Alexis Mouzin qui parle de ce personnage dans l'article de L'Aiòli dont j'ai donné le début. Je trouve que le rôle de ce diseur de vers est un hors-d'œuvre. Les artistes l'avaient supprimé, lors de la représentation avec raison, me semble-t-il.

(1) Alphonse Daudet.

Cela je l'écrivis à Jules Cassini, dans une longue lettre que j'ai retrouvée dans ses papiers. Je lui écrivis aussi que je n'approuvais pas le jeu de mot de Virginie qui, lorsque Anfos, irrité, lui crie: — Miserablo! (1), répond: — Pardi! reprouchas-me d'èstre pauro! (2)

Mais, ma lettre, cela va sans dire, malgré ces critiques, d'un ami qui doit dire à son ami tout ce qu'il pense, était pleine de compliments; j'y relève ce passage:

— Te mande tóuti mi gramaci pèr li quàuqui bònis ouro que li Varai de l'amour vènon de me faire passa. I'a dins aquéu libre, lou verai, lou bèu e lou bon. Pos pas crèire coume n'en siéu countènt! S'ères esta 'qui auries vist raja sus ma gauto uno lagremo en mai que d'un rode. Cassini, crèi-me, siès un mèstre escrivan; trisso-nous, chasque jour, coume Anfos à Nenìo, un moussèu de toun cor. Travaio, escalo, escalo, siès à la branco dis aucèu. (1)

(1) Je t'envoie tous mes remerciements pour les quelques bonnes heures que Les troubles de l'amour viennent de me faire passer. Il y a dans ce livre le vrai, le beau et le bon. Tu ne peux pas croire comme j'en suis content! Si tu avais été là, tu aurais vu couler sur ma joue une larme à plus d'un endroit. Cassini, crois-moi, tu es un maître écrivain; broie-nous, chaque jour, comme Alphonse à Virginie, un morceau de ton cœur. Travaille, monte, monte, tu es à la branche des oiseaux.

Jules Cassini me répondit:

— Li mot de Nenìo, après qu'Anfos l'a di: — Miserablo! semblon, en efèt, un jo de mot e pamens te done ma paraulo d'ounour qu'aquelo scèno es presso sus lou viéu. Se n'ère pas esta segur, lis auriéu pas asarda car es vertadieramen ço que s'apello un coumble. Mai en bèn reflechissènt, donon bèn l'arrogantige, lou rossige, d'uno femo de la meno de Nenìo...

Lou role de Reinié que te plais pas es pèr faire ressourti la lougiereta de Nenìo un cop de mai e subre-tout pèr moustra lou pau de cas que la femo d'aquéu nivèu fai de la valour mouralo d'un ome.

Basto! parlaren mai de tout acò quand saras eici. (1)

(1) Les mots de Virginie, après qu'Anfos lui a dit: Misérable! semblent, en effet, un jeu de mots et pourtant je te donne ma parole d'honneur que cette scène est prise sur le vif. Si je n'en avais pas été sûr,

je ne les aurais pas hasardés, car c'est véritablement ce qu'on appelle un comble. Mais, en réfléchissant, ils donnent bien l'effronterie, la rosserie d'une femme de l'espèce de Virginie...

(1) Misérable!

(2) Parbleu! reprochez-moi d'être pauvre!

Le rôle de René qui ne te plaît pas est là pour faire ressortir la légèreté de Virginie une fois de plus et, surtout, pour montrer le peu de cas que la femme de ce niveau fait de la valeur morale d'un homme.

Baste! nous parlerons encore de tout cela quand tu seras ici.

La traduction des Varai de l'amour, mérite, comme le texte original, des éloges et plusieurs des correspondants de Jules Cassini en parlèrent dans les lettres de félicitations qu'ils lui adressèrent.

Anfos Tavan, par exemple, l'un des Sept de Fontségugne, lui écrivit:

— Ai reçaupu toun bèu dramo que fai un galant voulume bèn estampa e ai vougu lou relegi dins la traducioun pèr te manda moun gramaci e te coumplimenta en meme tèms d'aquelo traducioun, forço bèn facho, tant bèn que me fai lego.

Doumaci vène, iéu, d'acaba, aquelo de ma coumèdi, Li Mase, e la trove inferiouro à la tiéuno, mai basto! toun obro es un dramo e la miéuno es uno coumèdi, es dounc juste que toun estile siegue mai soustengu e auboura, alor que lou miéu dèu èstre populàri, facile, triviau meme, e pièi, iéu, siéu de la vièio escolo e tu apartènes à la nouvelo e vese emé grand plesi que nòsti jouine soun fort!. (1)

(1) J'ai reçu ton beau drame qui fait un joli volume bien imprimé et j'ai voulu le relire dans la traduction pour t'envoyer mes remerciements et te complimenter, en même temps, de cette traduction, très bien faite, si bien faite qu'elle me fait envie.

Car je viens, moi, d'achever celle de ma comédie, Li Masc, et la trouve inférieure à la tienne, mais baste! ton œuvre est un drame et la mienne est une comédie; il est donc juste que ton style soit plus soutenu et élevé, alors que le mien doit être populaire, facile, trivial même; et puis, moi, je suis de la vieille école et tu appartiens à la nouvelle et je vois avec grand plaisir que nos jeunes sont forts.

Il y aurait plusieurs remarques à faire sur ce que dit là le bon écrivain provençal de la première heure; mais, pour me parler que de la traduction des Varai de l'amour, il ne faut pas oublier qu'il y a traduction et traduction et que telle traduction qui plaît aux uns n'est pas goûtée par les autres. Cela dépend du point de vue auquel on se place.

Frédéric Mistral a traduit ses œuvres mot à mot, il a fait une traduction littérale, traduction remarquable de précision, mais qui, à la lecture, n'est pas agréable.

Jules Cassini a fait une traduction littéraire où il y a des changements de mots et des enjolivures de phrases, mais cette traduction qui s'écarte parfois un peu du texte, est beaucoup plus dans le génie de la langue française qu'une traduction simplement littérale; elle plaît à l'oreille et pourrait permettre, au besoin, de jouer la pièce en français.

Le 24 février 1895, Jules Cassini fut victime, entre Orange et Camaret, d'un accident des plus graves. Il cheminait tranquillement sur le bord de la route, en écrivant quelques vers qui lui étaient venus à l'esprit, lorsque l'un des deux chevaux que promenait l'ordonnance du commandant du Train des Equipages d'Orange, fit un écart brusque et lui lança deux coups de pied, le blessant, du côté gauche, au bras et à la jambe.

Renversé dans le fossé qui borde la route, il eut immédiatement du secours et reçut des soins dans une ferme voisine; mais transporté ensuite en Avignon, dans sa maison, où les médecins constatèrent qu'il avait un bras brisé, il resta plus d'un mois sans pouvoir en sortir.

L'autorité militaire, responsable, le soigna avec le plus grand empressement.

Trois ou quatre jours après, il m'écrivit avec sa bonne humeur ordinaire, qu'il n'avait jamais été aussi heureux de sa vie puisqu'il n'avait pas été tué sur le coup.

Il avait une mauvaise santé, mais il ne s'en souciait guère; il ne s'en plaignait pas; il allait toujours, soutenu par l'ardeur de ses pensées et son enthousiasme.

Toun cors es uno guenihò, lui écrivis-je à cette époque, e i'a long-tèms que n'en fas plus cas! Pos manca de sang, boumi, aganta tóuti li marrano que passon, te trouva souto la bato di chivau que reguignon, acò te fai rèn. De matèri n'as plus gis, de passioun n'as plus qu'uno: aquelo dóu Bèu! (1).

(1) Ton corps est une guenille et il y a longtemps que tu n'en fais plus cas. Tu peux manquer de sang, vomir, être atteint par toutes les épidémies qui passent, te trouver sous les pieds des chevaux qui ruent, cela ne te fait rien. De matière, tu n'en as plus; de passion tu n'en as plus qu'une: celle du Beau.

Il est vrai de dire qu'un grand bonheur lui était arrivé, presque en même temps que son accident: la naissance d'une petite fille. Sa fille Marie, Mme Vachet, eut, en effet, le 2 mars, le premier de ses enfants.

C'est pour cette fillette bien aimée qu'il écrivit le beau sonnet publié par l'Armana dóu Ventour (1), de 1899.

(1) L'Almanach du Ventoux.

A ma feleno encaro mudado.

Vène emé iéu, bello chatouno!
Car ti gauteto, tis iue blu,
Ti brassejado d'ange alu
Recassaran miés mi poutouno.

Siés lou printèms de moun autouno,
Siés moun pantai plen de belu,
Siés lou bonur que rèn calu,
Siés moun amour, siés ma toutouno. (1)

E quand d'un èr dous, poulidet,
Mè regardant, ausses lou det,
Tau, Serafin, qu'au cèu counvido,

Un tendre plour me mounto, amor
Qu'au mai me fas sounja ' la mort,
Au mai m'estaques à la vido. (2)

(2) A ma petite-fille encore emmaillotée.

Viens avec moi, belle fillette! — Car tes petites joues, tes yeux bleus — Tes gestes d'ange ailé —
Recevront mieux mes baisers.

Tu es le printemps de mon automne, — Tu es mon rêve plein d'étincelles — Tu es le bonheur qui rend
imbécile — Tu es mon amour, tu es ma toutouno.

Et quand d'un air doux, joli — Me regardant, tu hausses le doigt — Tel Séraphin qui au ciel convie —
Un tendre pleur me monte car — Plus tu me fais songer à la mort — Plus tu m'attaches à la vie.

Jules Cassini était à peine rétabli qu'un honneur bien mérité lui fut rendu.

Le 28 avril, à la réunion annuelle du Consistoire félibréen qui se tint dans le site merveilleux et émouvant du Pont du Gard, il fut nommé Majoral du Félibrige et titulaire de la Cigalo de l'Arc de sedo (Cigale de l'Arc en ciel) en remplacement du pauvre Jean Brunet qui était mort au commencement d'octobre 1894.

La Cigale de l'Arc en Ciel était ainsi appelée à cause des sept couleurs de l'arc-en-ciel et du prisme que Jean Brunet, qui était peintre, mêlait sur sa palette.

(1) Nom que je lui donne quand je la gâte. (Note de J. Cassini.)

Jules Cassini connaissait bien Jean Brunet, l'un des sept de Fontségugne, un beau poète, un cœur d'élite que sa bonté et son dévouement pour tous avaient réduit à la pauvreté la plus injuste et la plus cruelle.

Quelque temps avant sa mort, Jean Brunet, que les paroles auraient étranglé, écrivit à Jules Cassini une lettre qui tire des larmes et que je tiens à publier, au moins en partie, pour que la vérité soit dite, pour montrer, une fois de plus, que les amis s'en vont quand on est dans le malheur et pour faire connaître aussi en quelle estime Jules Cassini était tenu.

Moun brave Cassini,

Siéu au nis de la serp! Siéu un ome à la mar! Siéu un ome perdu se res me ven en ajudo...

Que deve-ti faire? me tuia? I'ai proun sounja de fes; I'ai meme assaja un cop!... Mai rèn me reüssis!

Vous dise aquelo causo terriblo, pèr-ço-que sias lou soulet en quau ai recouneigu un cor d'elèi.

Voulès-ti assaja de me tita dóu mau?

Veguen! quàuquis argènt me pourrien sauva l'ounour e la vido.

Vous demande pas lou vostre que vous fai besoun mai:

Outenès dóu Capoulié que fague ço que i'avès adeja prepausa; un apèu au Felibrige, en favour d'un de si plus vièi devot.

D'autre part, proufichant de la recouneissenço que Coppée vous dèu, óutenès pèr soun crédi, un secous dóu Menistre de l'Estrucioun publico pèr un vièi escrivan malurous; acò se fai; acò m'èro esta proumes pèr Marietoun, lou riche mai oubliadaire Cancelié emé pèr d'àutris... urous...

Encaro uno branco pèr un negadis, uno missioun que vous agradara belèu gaire: escriéure à Moussu Vitour Balaguer, ancian menistre, president dóu Senat d'Espagno, à Madrid, qu'es esta, dins d'àutri tèms, moun oste e que me tratavo de longo de fraire! Ié faire counèisse ma tristo situacioun e aquelo de ma pauro femo e lou prega de nous secouri, éu qu'a en man la fourtuno... e qu'aurié pas degu óubliada nòsti sarramen: En vido, en muerto!

S'acò vous desagrado pas trop, fasès-lou.

Sias trop brave pèr que vous digue gramacì.

Se noun reüssissen... alors! A la gràci de Diéu! Arribara ço qu'arribara!

I'a proun tèms qu'espère en la Prouvidènci. L'esperanço es coume lou la; vèn aigro en venèn vièio.

A vous couralamen. (1)

J. B.

(1) Mon bon Cassini,

Je suis aux abois! Je suis un homme à la mer! Je suis un homme perdu si personne ne me vient en aide...

Que dois-je faire? me tuer? J'y ai assez songé parfois; je l'ai même essayé une fois!... Mais rien ne me réussit.

Je vous dis cette chose terrible parce que vous êtes le seul auquel j'ai reconnu un cœur d'élite.

Voulez-vous essayer de me tirer du mal?

Voyons! quelque argent pourrait me sauver l'honneur et la vie. Je ne vous demande pas le vôtre qui vous est nécessaire, mais:

Obtenez du Capoulié qu'il fasse ce que vous lui avez déjà proposé: un appel au Félibrige en faveur de l'un de ses adeptes les plus fervents.

D'autre part, profitant de la reconnaissance que Coppée vous doit, obtenez, par son crédit, un secours du Ministre de l'Instruction publique pour un vieil écrivain malheureux; cela se fait, cela m'avait été promis par Marieton, le riche, mais oublieux Chancelier et par d'autres... heureux...

Encore une planche de salut pour un noyé, une mission qui ne vous plaira peut-être guère: écrire à M. Victor Balaguer, ancien ministre, président du Sénat d'Espagne, à Madrid, qui a été, en d'autres temps, mon hôte et qui me traitait continuellement en frère! Lui faire connaître ma triste situation et celle de ma pauvre femme et le prier de nous secourir, lui qui a en main la fortune... et qui n'aurait pas dû oublier nos serments: A la vie, à la mort.

Si cela ne vous déplaît pas trop, faites-le.

Vous êtes trop bon pour que je vous dise merci.

Si vous ne réussissez pas... Alors! A la grâce de Dieu! Il arrivera ce qu'il arrivera!

Il y a assez longtemps que j'espère en la Providence. L'espérance est comme le lait; elle vient aigre en vieillissant.

A vous cordialement.

J. B.

Jules Cassini, pitoyable, s'occupa de Jean Brunet; il intéressa à la triste situation de cet homme de bien, aux idées généreuses, à l'œuvre fine à la fois et populaire, les félibres de Maillane, d'Avignon, de Paris et finalement obtint pour lui de la ville d'Avignon, qui l'avait eu comme conseiller municipal et comme capitaine des pompiers, un digne refuge à l'hôpital, pour le restant de ses jours, mais, ô amère dérision du sort! Il n'était pas là depuis trois jours qu'il mourut!

C'est aux fêtes de la Santo-Estello de Brives, le 23 juin 1895, que Jules Cassini, le nouveau majoral, fit, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur.

Il le fit avec une éloquence simple et persuasive, laissant parler son cœur. Il le représenta comme prosateur et poète peintre et musicien, philosophe plein de confiance dans la liberté, l'égalité et la fraternité et comme capitaine de pompiers risquant sa vie pour protéger celle des autres. Il insista surtout sur la tâche gigantesque qui fut celle de toute sa vie:

— D'annado de filo, dit-il, furnè, bousihè dins de mouloun de libre, anè pica is oustau ounte i'avié de vièi o de vièio, pèr reculi li prouvèrbi prouvençau e n'acampè 14.000! Grando obro ounte soun

counsegna li mour, li crèire, lis us e la sagesso dóu pople deProuvènço. Obro talamen precioso, se pòu dire, que retipo, que countèn la vido de nòsti rèire. (1)

(1) Plusieurs années de suite, il fouilla, bousilla, dans des tas de livres, il alla frapper aux maisons où il y avait des vieux et des vieilles pour recueillir les proverbes provençaux et il en ramassa 14.000. Grande œuvre où sont consignés les mœurs, les croyances, les usages et la sagesse du peuple de Provence. Œuvre tellement précieuse, peut-on dire, qu'elle retrace, qu'elle contient la vie de nos aïeux.

Il est vrai de dire, sans pour cela vouloir diminuer le mérite de Jean Brunet, que Frédéric Mistral lui en avait fourni environ 3.500 qu'il avait lui-même recueillis et classés dans un recueil manuscrit.

Ce recueil dont personne n'avait jamais entendu parler, je l'ai trouvé, il y a quelque temps, dans les papiers de Jean Brunet. C'est un grand cahier de 182 pages et semblable à plusieurs autres d'ailleurs, qui se trouvent à Maillane. Il est daté du Mas du Juge 1851 et les proverbes y sont classés sous 26 titres principaux et 77 sous-titres. Il n'est pas signé, mais Frédéric Mistral neveu, l'actuel Capoulié du Felibrige, auquel je l'ai présenté, a bien voulu l'authentifier de la manière suivante:

Je soussigné Frédéric Mistral neveu, certifie que le manuscrit dont l'inventaire figure ci-dessus et que j'ai examiné a bien été écrit par mon grand-oncle et parrain le poète Frédéric Mistral. Aucun doute n'est possible à cet égard. Je l'authentifie donc comme étant un manuscrit de ce dernier et ce sur la demande qui m'a été faite par Monsieur Anfos-Martin, auquel il appartient. (1)

Avignon, le 19 octobre 1946.

F. Mistral.

Il n'est pas surprenant, le contraire le serait, que Frédéric Mistral ait recueilli des proverbes provençaux. Il en avait besoin pour son dictionnaire Lou Tresor dóu Felibrige (2) et aussi pour atteindre le but qu'il s'était toujours proposé et qu'il a réalisé surtout en créant Lou Museon arlaten (3): rassembler tous les documents qui pouvaient servir de témoignage à ses écrits et raviver en même temps dans le peuple provençal, l'âme des aïeux.

Une chose que Jules Cassini ne tint pas à dire, dans l'éloge de Jean Brunet, pour ne pas être accusé de faire de la politique, mais que je n'ai pas les mêmes raisons de cacher, c'est l'attachement de ce dernier aux principes républicains, attachement qu'il faut connaître pour bien apprécier son caractère, ses sentiments, ses idées et ses actes.

(1)Manuscrit offert au Museon Arlaten par Anfos-Martin fils, le 29 Août 1949.

(2) Le Trésor du Félibrige.

(3) Le Museum d'Arles.

Jean Brunet n'était pas, comme Léo Larguier vient de l'écrire dans son livre si intéressant sur Théodore Aubanel ou plutôt sur les amis de ce poète: une sorte d'irrégulier, de doux rétractaire... donnant dans une sociologie mystique, un phalanstérien, un libertaire.

Le présenter sous un tel aspect c'est, je crois, malgré quelques compliments à son adresse, se moquer un peu de lui.

Ses idées républicaines étaient sensées, réfléchies et fondées sur l'histoire. Il les a fait connaître notamment dans ses lettres à Victor Balaguer, au moment où l'Espagne, en 1868, débarrassée de la reine Isabelle II, cherchait à se donner un autre gouvernement.

De ces lettres, où il conseille à son ami de proclamer la République j'en ai publié deux, en 1933, dans Le Petit Provençal, qui sont d'une haute tenue philosophique, historique et littéraire. Il eût été souhaitable que Victor Balaguer, alors tout puissant, en eut suivi les conseils. Nous n'aurions peut-être pas eu la guerre de 1870, provoquée par la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne et les Espagnols n'en seraient peut-être pas où ils en sont!

Il y a, dans le N° 161 de L'Aiòli, celui du 17 juin 1895, deux sonnets sous le même titre: A-n-un jouine escoulan (1) dont il convient de parler.

Ces deux sonnets qui se tiennent l'un avec l'autre et ne font qu'une seule et même pièce, sont très bien écrits et bien pensés; ils renferment les idées de Jules Cassini sur l'enseignement et méritent d'être publiés en entier:

Enfant, t'ensignon la sapiènci;

Pos, à quinge an, èstre letru;

A vint diras: Siéu saberu!

Ome, saras ome de sciènci.

E zôu! alor, en despaciènci
Voudras briha, faire de brut,
Bèn tant que n'en vendras darut
E van e gounfle em'incounsciènci!

Acò d'aqui vèn, moun enfant,
De ço que vuei li mèstre fan
Mens cas dóu cor que de la tèsto.

Sempre empura pèr li grandour,
Au cavihié la vertu rèsto
E saupras tout, mens lou meieur.

(1) A un jeune écolier.

Car lou meieur es dins l'amanço
Que s'enracino au founs dóu cor
Pèr expandi lis estrambord,
Li sacrifice e l'afreiranço.

Es dins la santo remembranço
Que nous estaco à nòsti mort,
Dins la pieta que, miès que l'or,
Es lou soulas di maluranço.

La bounta soulo es lou verai,
Sènso elo i'a que de varai
Mescla d'ourguei e d'amaresso

E saupre tout ço qu'es escri,
Avé de lus e d'esperit,
Vau mens qu'un plour, s'es de tendresso.

Enfant, on t'enseigne le savoir; — Tu peux, à quinze ans, être lettré; — A vingt ans, tu diras: Je suis savant! — Homme, tu seras homme de sciences!

Et alors, avec impatience — Tu voudras briller, faire du bruit, — Tellement que tu en deviendras stupide — Et vain et orgueilleux avec inconscience!

Cela vient, mon enfant — De ce que les maîtres aujourd'hui font — Moins cas du cœur que de la tête.

Quand on est toujours porté vers les grandeurs — On laisse de côté la vertu — Et tu sauras tout, moins le meilleur.

Car le meilleur est dans l'amour tendre et pieux — Qui s'enracine au fond du cœur — Pour faire épanouir les enthousiasmes — Les sacrifices et la fraternisation.

Il est dans la sainte remembrance — Qui nous attache à nos morts, — Dans la pitié qui, mieux que l'or — Est le soulagement de l'adversité.

La bonté seule est la vérité — Sans elle, il n'y a que troubles — Mêlés d'orgueil et d'amertume.

Et savoir tout ce qui est écrit — Avoir du savoir et de l'esprit — Vaut moins qu'une larme si cette larme est de tendresse.

Jules Cassini n'était pas l'ennemi de l'instruction comme le premier sonnet pourrait le laisser croire; mais il voulait qu'elle s'appuyât sur l'éducation et la morale. Ses idées là-dessus, il les aurait développées dans un discours qu'il devait prononcer à la distribution des prix des écoles publiques de Morières.

Voici quelques passages de ce discours sur lequel je reviendrai: — Oui, chers enfants. Oui! j'aime les livres et l'étude, et c'est pour vous dire les jouissances inestimables qu'ils procurent, les tendres consolations qu'ils apportent dans la vie et les forces qu'ils donnent dans la lutte sans trêve que chaque homme doit soutenir pour son honneur et son bonheur que je suis venu au milieu de vous...

Je suis, il est vrai, un passionné de culture intellectuelle; mais entendons-nous bien, j'ai dit aussi que l'instruction devait s'appuyer sur l'éducation et la morale, car il faut, avant tout, s'adresser au cœur et le former, car il est plus nécessaire et plus beau d'avoir de la vertu que de l'esprit, car il faut impérieusement faire des hommes avant de faire des savants, car il vaut mieux ignorer l'algèbre que l'honnêteté!...

Oui, chers instituteurs et chères institutrices, apprenez à vos élèves la bonté, la solidarité, la pitié qui sont les plus nobles vertus. Enseignez-leur le respect de soi et le respect d'autrui et la tolérance qui sont les plus grandes vertus chrétiennes et républicaines...

L'on chante et l'on chantera toujours, disais-je dans Lou bon Samenaire, du mois de mars 1926, dont j'étais alors le Directeur; pour les baptêmes, les noces, les réunions de famille, les banquets, les fêtes quelles qu'elles soient, chacun sera toujours invité à dire la sienne. Et il y aura même toujours des ouvriers, les bons, qui chanteront en travaillant.

Le chant est d'abord, pour l'homme, ce qu'il est pour l'oiseau, un des agréments de sa nature et puis la manière la plus artistique d'exprimer sa pensée et ses sentiments. Et il n'y a pas d'art plus accessible à tous que le chant.

Aussi les félibres ont-ils tous composé des chansons. Jules Cassini qui en avait composé, en français, dans ses débuts, en composa aussi quelques-unes en provençal. Il en avait composé une, Marïo, paroles et musique, pour la Société philanthropique de Salon, qui avait un joli refrain:

Vène, parèisse à toun balcoun, Marïo,
Manco uno estello dins la niue;
Es sourne ai las! tout ço qu'amount briho
Me fau lou lum de ti bèus iue. (1)

(1) Viens, parais à ton balcon, Marie — Il manque une étoile dans la nuit — Tout ce qui brille là-haut est sombre hélas! Il me faut la lumière de tes beaux yeux.

On lui en demanda une pour une chanteuse qui se disait d'Arles et qui faisait merveille à La Fourmi, à Bataclan, à La Scala, de Paris.

Vieillot, le Directeur du Conservatoire d'Avignon, qui était non seulement l'ami de Jules Cassini, mais un excellent compositeur, s'était chargé de la musique.

Ce dernier, plein d'ardeur, se mit immédiatement à l'œuvre, comme pour le cantique de St Jean de Trest et il trouva, ma foi! un sujet et des paroles dont on ne pouvait être que satisfait.

Cette chanson avait pour titre: La Prouvènço amourouso (1). En voici deux couplets; il y en avait quatre:

Dins un cèu pur la luno palo
Ris i galant,
E l'auro porto sus sis alo
L'amour belant.
Es l'ouro astrado ounte se ligo
En fernisoun
De man d'ami, de labro amigo,
Dins li poutoun.

Aro, li bram de la mar molon
Pèr escouta
Aquéli di cor que tremolon
De tout coustat,
Car di balcoun e di genèsto
Mounton ensèn
Aquéli di Mirèio en fèsto
E di Vincèn.

Dans un ciel pur, la lune pâle — Rit aux amoureux — Et le vent porte sur ses ailes — L'amour qui soupire — C'est l'heure heureuse où s'unissent — En frissonnant — Des mains d'amis, des lèvres amies — Dans les baisers.

Maintenant, les bruits de la mer se calment — Pour écouter — Ceux des cœurs qui frissonnent — De tout côté — Car des balcons et des genêts — Montent ensemble — Ceux des Mireilles en fête — Et des Vincents.

Sacré coquin! dit Vieillot, ils vont être contents! Je vais leur envoyer cette chanson paroles et musique immédiatement.

Mais deux ou trois jours après, celui-ci reçut une lettre dans laquelle on lui disait que la chanson avait besoin d'être retouchée: — Si Jules Cassini y consent, nous l'arrangerons. Il faut la parisianiser, la maquiller, comme nous faisons ordinairement.

Qu'est-ce qu'on était allé dire là? Jules Cassini répondit; une polémique s'engagea et les cuistres de Paris en furent pour un joli pied de nez.

Il y a, dans L'Aiòli, deux articles à ce sujet: Uno que tubo! N° 186 et Descoulido N° 190.

Cette chanson fut ensuite chantée en Avignon, avec beaucoup de succès, par une cantatrice du Théâtre, le 24 février 1896, dans une grande fête des Cercles républicains.

(1) La Provence amoureuse.

En même temps qu'il composait des chansons et qu'il écrivait des articles de journaux, Jules Cassini préparait une comédie: Tetin l'Escarrabiha (Augustin l'Eveillé) ou Lou felibre enmascaire (Le félibre ensorceleur).

Cette comédie en prose, de 5 actes, est son œuvre maîtresse, mais elle n'a été publiée que trois ans après sa mort, en feuilletons, dans l'Aiòli, du N° 307 (7 juillet 1899) au N° 324 (27 décembre 1899) qui est le dernier de ce journal.

Dans le tableau des personnages, il y a:

Jean Brunet, majoral du Félibrige.

Joseph Roumanille, capoulié du Félibrige.

Agricol, un paysan des Vignères, sa femme Thérèse et son fils Augustin.

Cadet des Tuilières, un autre paysan des Vignères et son fils Baptiste.

Toussaint, un riche paysan de Noves, sa femme Madelon et sa fille Rosa.

Nicolas, Pascal, Véran, trois anciens militaires.

Tout-Nerf, le garde champêtre et Petit-Mollet le facteur, des Vignères.

Belle-Viande, un amateur de jeux, de Noves.

TETIN L'ESCARRABIHA

Acte I

La scène représente une cuisine de paysan. Augustin, jeune homme intelligent, plein de biais et d'ardeur, veut être paysan, comme son père, mais veut employer les nouvelles méthodes de travail; il veut, par exemple, acheter un petit mulet et labourer, au lieu de tout approfondir à la fourche.

Agricol, son père, routinier et têtu, ne veut rien changer à ses habitudes, trouve que le métier de paysan est le dernier des métiers et veut que son fils, qui est déjà instruit et apprend avec facilité, soit maître d'école.

Madelon, la mère, qui a plus de bon sens que son mari, partagerait les idées de son fils, mais elle aimerait bien pour lui cependant, une profession qui le mette en vue et fasse surtout crever de jalousie, Cadet des Tuilières, qui est un orgueilleux et son fils Baptiste, qui est un imbécile.

Une longue et vive discussion a lieu où chacun des trois personnages fait valoir ses idées.

Finalement, le père cède et décide d'aller avec son fils, en Avignon, à la foire de St-André, pour acheter un mulet.

Acte II

L'action se passe dans une salle de café en Avignon.

Il y a là Jean Brunet et Joseph Roumanille. Ils sont seuls à une table et causent, d'abord, tout en dégustant un café, de l'intérêt qu'ils trouvent, pour l'étude de la langue provençale, à se mêler aux paysans et à les écouter parler. Jean Brunet vient même de recueillir en procédant ainsi, deux proverbes. Ils causent, ensuite de Roumieux, qui est constamment à la recherche de quelque étymologie et d'Anselme Mathieu, qui lui en a expliqué une assez étonnante, celle de Babèu (1).

Il y a là aussi Toussaint, sa femme et sa fille, qui sont entrés depuis peu et trois anciens soldats, d'humeur gaie: Nicolas, Pascal et Véran, qui se sont rencontrés par hasard et qui, tout en buvant avec exagération, se racontent leurs anciennes prouesses. Ils se seraient finalement battus, en parlant politique, si Jean Brunet ne les avait séparés et ne les avait pas ramenés à de bons sentiments.

Au moment où ils quittent le café bras dessus, bras dessous, pour aller sans doute boire ailleurs, Agricol et Augustin, qui ont fait un tour de foire et ont trouvé les mulets bien chers y entrent pour se

réchauffer et réfléchir encore un peu sur l'achat qu'ils projettent. Ils causent avec leurs voisins et disent qu'ils sont des Vignères.

La femme de Toussaint leur apprend alors, puisqu'ils sont de cette localité, que sa fille Rosa va se marier avec Baptiste, le fils de Cadet des Tuilières. Cette nouvelle ne plaît guère à Augustin et à son père.

Mais voici qu'un colporteur se présente à eux pour leur vendre L'Armana provençau (2). Il leur fait le plus grand éloge des félibres.

— Et si tu te faisais félibre toi qui as déjà composé des chansons, dit alors Agricol à son fils. Voilà un métier qui doit beaucoup plus rapporter que celui de paysan!

Brunet et Roumanille, vivement intéressés par cette conversation, se rapprochent sans rien dire, des deux Vignerois.

— Et alors, finit par dire Roumanille au père, votre fils fait des chansons?

— Même qu'il en fait de fort jolies. Tenez! il va vous en chanter une.

Augustin se fait un peu prier et puis chante Lou pichot boumian (3).

Roumanille et Brunet sont ravis.

— Quel éveillé! Quel éveillé! s'exclame Roumanille.

Les deux célèbres félibres se font alors connaître, touchent la main à Augustin et l'assurent qu'il sera bientôt maître en gai savoir.

Toussaint, sa femme et surtout Rosa admirent également le chanteur et le félicitent.

Roumanille et Brunet, pour avoir Augustin auprès d'eux et pouvoir le conseiller, promettent même de lui trouver un emploi dans Avignon.

(1) Prénom de femme (Isabelle)

(2) L'almanach provençal.

(3) Le petit bohémien.

Acte III

Augustin et son père qui n'ont point acheté de mulet, sont de retour aux Vignères.

Augustin est tout à fait troublé par les quelques mots que Rosa lui a dits; il parle de cette jeune fille qu'il trouve fort belle avec sa mère et celle-ci l'excite contre Baptiste, qui doit se marier avec cette gentille et riche héritière.

En attendant une lettre d'Avignon, que Roumanille et Brunet lui ont promise, Augustin, accoudé sur sa table et L'Armana provençau sous les yeux, écrit des vers pour Rosa, qu'il aime, et voilà que son père entre tout consterné; il vient d'envoyer une gifle à Cadet des Tuilières, dont le chien l'avait mordu et avec lequel il s'était disputé et celui-ci le menace du tribunal.

Tout-Nerf, le garde-champêtre, arrive, en effet, pour instruire cette affaire, mais il assure Agricol, lorsque celui-ci lui a tout raconté, qu'elle n'aura pas de suite.

Augustin, malgré tout, jure de faire tout ce qu'il pourra pour empêcher le mariage de Baptiste.

Sur ces entrefaites, le facteur lui apporte la lettre attendue. Brunet et Roumanille lui ont trouvé un bon emploi et l'attendent.

Acte IV

Augustin est commis au magasin du Grand Bon Marché, où l'on vend toutes sortes de marchandises. Il a la bosse de la réclame et du commerce. Ses patrons sont ravis et lui accordent toute leur confiance. Roumanille et Brunet viennent le voir et lui demandent s'il a fait des vers. Il en a fait, mais il ne veut pas les montrer encore.

— Tu as peut-être fait aussi quelque camarade, lui dit Roumanille.

— J'en ai fait un, répond-il, mais je ne pourrai pas le garder. Il est toujours levé à trois ou quatre heures du matin.

— Diable! mais qu'est-ce qu'il fait à cette heure?

— Il va se coucher.

Roumanille et Brunet éclatent de rire et partent enchantés.

Mais voici qu'arrivent Toussaint, Madelon et Rosa, qui sont bien étonnés de le trouver là.

Alors, avec une faconde éblouissante il leur fait l'article et leur vend tout ce qu'il veut.

— Tu es un ensorceleur, lui dit Toussaint. Il attire Rosa à part et lui donne les vers qu'il a écrits pour elle. Celle-ci les prend et les cache rapidement avec plaisir. Puis il joue sur une flûte: Digo Janeto et sur un violon, La Marcho di rèi (1).

Mais, puisque tu fais tout ce que tu veux, lui dit Toussaint, nous te convions à venir dimanche à Noves, pour la Saint-Eloi, il y aura course de taureaux, lutte et concours de chant. Nous sommes sûrs que tu remporteras tous les prix. Viens souper le samedi, nous aurons Baptiste et son père.

— Ah! non, lui répond Augustin, car je ne suis pas d'accord avec eux, mais si vous me promettez d'être tous les trois aux différents concours dimanche, j'irai ce jour-là.

(1) Dis moi Jeannette — La marche des Rois vieilles chansons populaires.

Acte V

La scène représente un café de Noves.

Il y a Toussaint, Madelon, Rosa, Cadet des Tuilières et Baptiste, puis Augustin.

En attendant le concours de chant, Belle-Viande, l'amateur de jeux, raconte que c'est Augustin qui a gagné celui de la lutte des jeunes gens, celui de la cocarde à la course de taureaux; et qu'il va également essayer de gagner celui de chant.

Les louanges qu'il fait de ce jeune homme, mettent de mauvaise humeur Cadet des Tuilières et Baptiste, qui se rendent ridicules.

Après une partie de loto amusante et l'arrivée d'Augustin, le concours de chant a lieu.

Augustin, qui chante pour Rosa, qui se tourne vers elle, chaque fois, au refrain et qui met tout son cœur dans ses paroles et dans sa voix, est proclamé vainqueur. Il est fort applaudi, quand il annonce que les sous qu'il a gagnés, serviront à régaler tous les concurrents.

Profitant de l'enthousiasme général, Rosa quitte la salle, suivie bientôt par Augustin et, personne ne s'est encore demandé ce qu'ils sont devenus, lorsque deux hommes, deux témoins, se présentent gravement aux parents de Rosa pour leur apprendre qu'Augustin et leur fille viennent de s'enlever.

Aux parents, les bras leur tombent, tandis que Cadet des Tuilières et Baptiste sont tellement irrités qu'ils se disputent et que tous les gens du café font la ronde autour d'eux, en criant: Vivo li nòvi! (1)

(1) Vive les nouveaux mariés.

Voilà une pièce bien faite pour amuser, faire rire et même réfléchir, c'est une véritable comédie et des meilleures qu'il y ait.

L'action y est menée sans répit et même les épisodes, comme ceux des trois anciens soldats, de la conversation de Roumanille et de Brunet, de la partie de loto, y sont nécessaires.

Les personnages y sont naturels et tels que nous les voyons autour de nous.

Des paysans routiniers et têtus comme Agricole ou bien fiers de leurs quelques sous et mauvais, comme Cadet des Tuilières, pleins de suffisance et fainéants, comme Baptiste, il n'en manque pas!

D'anciens soldats, heureux de se revoir, de se rappeler leurs campagnes et de faire du tintamarre, nous en avons encore sous les yeux assez souvent.

Jean Brunet et Joseph Roumanille sont là tels que tous, à l'époque, les connaissaient et tels que nous nous les représentons aujourd'hui. Il me semble quant à moi, les voir et les ouïr au Café Bouvet, et la conversation qu'ils tiennent, Jules Cassini l'a certainement entendue.

Augustin lui-même, l'Eveillè, l'Enorceleur, n'est pas fabriqué de toutes pièces, n'est pas autant qu'on le pourrait croire, une exception, un phénomène. Plus d'une fois, en le voyant si habile et si dégourdi, en pensant à son amour pour le métier de paysan, en l'écoutant chanter et jouer de la flûte, en constatant qu'il est sous l'influence de Brunet et de Roumanille, en le regardant avec curiosité, faire l'article, au magasin du Grand Bon Marché, plus d'une fois, je me suis dit qu'il ressemblait fort à celui qui l'avait créé, à Jules Cassini, le petit paysan cordonnier, le voyageur de commerce, le compositeur, le musicien et le félibre.

Aucune pièce de théâtre, à mon avis, ne peint mieux ses personnages et les us et coutumes et les mœurs du pays qu'ils habitent.

Les discussions comme celle d'Agricole, de sa femme et de son fils, s'élevaient alors dans toutes les maisons de notre département, aux environs de 1877, la dernière date rappelée par les trois anciens soldats celle de l'Exposition de Paris, où les orphéonistes d'Avignon, sous la direction de Brunet, la jambe de bois, eurent un si grand succès. Les garances ne se vendaient plus, les vignes avaient le phyloxéra et les paysans cherchaient tous à faire de leurs enfants, des fonctionnaires.

La langue provençale, d'autre part, était à son apogée; la plupart de ses chefs d'œuvre: Li Margarideto, Mirèio, Calendau, Lis Isclo d'or, La Miougrano entre-duberto, La Farandoulo (1) et son dictionnaire Lou Tresor dóu Felibrige (2) avaient paru. L'Armana prouvençau (3), depuis une vingtaine d'années, était le divertissement et la joie du peuple de Provence qui attendait, son apparition, avant Noël, avec impatience.

Dans les cafés, il y avait une grande familiarité, les consommateurs s'entretenaient d'une table à l'autre, écoutant la chanson de ceux qui voulaient chanter, jouant au loto, en donnant aux numéros des surnoms que tous connaissaient: la daïo, li dous bastoun, la coucourdo, coume un fifre (4) et de rire et de rire!

Tout cela se trouve dans la comédie de Jules Cassini.

Et que dire de la façon dont cette comédie est écrite?

Toutes les figures de style, toutes les métaphores, toutes les expressions particulières, toutes les combinaisons de la syntaxe, toutes ses finesses, tous les sous-entendus, tout le sel, tout le miel, tout l'esprit qu'il y a dans la langue provençale, et je vous assure, qu'il y en a, sont là. Je ne connais aucune œuvre importante, à part le recueil des contes de Roumanille, qui soit écrite dans une langue à la fois si populaire et si littéraire, si simple et si savante, si expressive et si imagée, si drue et si harmonieuse, si pure et si primesautière. C'est la langue provençale dans tout son génie.

Tetin l'Escarrabiha est un véritable chef-d'œuvre, c'est ce que Jules Cassini a écrit de mieux.

Malheureusement peu de personnes ont lu cette comédie et il serait vivement à souhaiter qu'elle parût en volume.

(1) Les Paquerettes, Mireille, Calendal, Les Iles d'or, La Grenade entr'ouverte, La Farandole.

(2) Le Trésor du Félibrige.

(3) L'Almanach provençal.

(4) La faux (7), les deux bâtons (11), la gourde (8), comme un fitre (9).

En 1896, Jules Cassini fut chargé, au commencement du mois d'août, de prononcer le discours de la distribution des prix aux élèves des écoles publiques de Morières.

Il tenait cette petite fonction temporaire pour un très grand honneur.

Lui, le simple cordonnier d'autrefois, était élevé sur le pavois, et il allait pouvoir dire aux enfants de son village natal, à leurs parents, à leurs maîtres groupés à ses côtés tout ce qu'il pensait de noble et de grand sur la question primordiale de l'éducation et de l'instruction, question qui lui tenait tant à cœur.

J'ai déjà donné un morceau du discours officiel, en français, qu'il rédigea dans cette intention.

En voici un autre dans lequel il s'adresse surtout aux maîtres:

— Enseignez-leur l'amour de la Patrie par l'amour de leur village. Ah! je vous en prie, lorsque vous leur enseignez l'histoire de France, n'oubliez pas de leur parler de cette motte de terre où ils sont nés, où ils doivent vivre, aimer, espérer et mourir. Ah! façonnez leurs jeunes âmes au souvenir de leurs aïeux et au culte du cimetière où ces derniers reposent. Attachez-les aux mœurs douces et simples de leurs familles. Faites-leur aimer la vie pastorale en leur faisant apprécier l'indépendance qu'elle procure et la robusticité qu'elle donne.

Apprenez-leur à se sentir fiers d'être paysans ou ouvriers et dites-leur bien que le travail est la plus utile et la plus noble fonction de l'homme.

Apprenez-leur encore à ne pas rougir de la langue de leurs ancêtres...

Vous n'ignorez pas que la langue provençale est la sœur aînée de la langue française et qu'à ce titre elle fait partie de notre histoire nationale. Vous savez aussi qu'il existe, dans toutes les facultés du Midi, une chaire de langue provençale, ce qui prouve suffisamment combien elle est honorée et digne d'être conservée.

Oublier sa langue maternelle, c'est presque oublier sa mère.

Ne pas parler la langue de son père pour se distinguer, c'est donner à entendre qu'on est supérieur à son père, et, de là à le mépriser, il n'y a qu'un pas.

L'enfant dont le langage différencie avec celui de sa famille, ne reste pas longtemps dans sa famille, il quitte bientôt son village pour la ville où il croit trouver un milieu plus digne de lui, hélas! il ne trouve que la stupide vanité, les plaisirs malsains et le plus féroce égoïsme...

Le discours de Jules Cassini était un peu long: il aurait tant voulu y montrer toute sa belle âme à nu! Mais c'était un discours sincère, touchant et même courageux, lorsque, par exemple, il faisait cette déclaration spiritualiste:

— Je crois en Dieu parce que la foi en Dieu soutient, fait espérer et console, parce que sans l'idée d'une justice supérieure surnaturelle, éternelle, il n'y a pas de sanction morale et que, sans sanction morale, l'humanité, tôt ou tard, marcherait à quatre pattes et ne serait plus que du vil bétail...

J'aborde ici, je le sais, un sujet très complexe, insoluble, irritant même et il me semble entendre parmi vous beaucoup de mes amis qui se demandent anxieux si je n'aurais pas mieux fait de m'en abstenir. Je leur réponds tout de suite que la fonction dont je suis investi, en ce moment, me donne charge d'âmes, et que je dois à de jeunes âmes toute la sincérité de mon âme...

Ce discours, Jules Cassini hélas! n'eut pas le bonheur de le prononcer; il mourut le 7 août deux jours avant!

La distribution des prix fut renvoyée et, j'allai, plein de tristesse, prier un autre de mes amis, l'inspecteur général de l'enseignement, M. Edouard Petit, qui était en vacances dans son château de Brignon, de le remplacer.

Celui-ci ne manqua pas de faire, avec une grande éloquence, l'éloge le plus flatteur du pauvre mort et de s'inspirer du discours que ce dernier avait préparé avec tant de goût.

On ne sait que bien peu de choses de la mort de Jules Cassini.

On dit qu'il fut foudroyé par la variole noire. Personne n'eut l'autorisation de le voir tant la peur était grande que son mal ne se répandit dans tout le pays.

Louis Charrasse, dans un article, en français, de La Provence illustrée, du 1er octobre 1899, a écrit:

— Vers la fin de juillet 1896, il devait se rendre à une fête félibréenne aux Saintes-Maries-de-la-Mer (1) et y prononcer un discours. Il ne put arriver à temps. Est-ce à cause de la vive contrariété qu'il en éprouva ou bien de la chaleur atroce qu'il fallait subir ce jour là? Il fut malade et moins de quinze jours plus tard le 7 août 1896, à Avignon, il fut emporté par la terrible variole noire, sans qu'il lui fut permis ni donné de revoir un seul de ses nombreux amis.

A ses obsèques, Frédéric Mistral, au nom de tout le Félibrige et Henri Bouvet, au nom du Flourège, prirent la parole.

Alexis Mouzin écrivit, dans L'Aiòli, du 17 août, un article nécrologique de grande valeur qu'il est nécessaire de citer presque en entier, dans son texte original:

Divèndre, 7 d'avoust, aprenian sa malautié, la pichoto veïrolo, disien, e dissate 8, lou menavian pecaire, au cementèri.

(1) Fête de la Santo-Estello du samedi 25 et du dimanche 26 juillet.

Ah! perqué lou Mèstre — vengu de Maiano apourta au valènt majourau avignounen un darrié salut qu'es uno glòri — perqué noun a mes pèr escri li paraulo tant auto e lis adiéu tant pietadous que faguèron ploura tóuti quouro li leissè tounba, en flour d'engèni sus lou lié de toun eterne repaus, o Cassini? Sarié toun eloge lou mai grand, lou mies coumpli...

Mau-grat quàuqui courouno culido en de jo flourau franchimand, Jùli Cassini èro soulamen un escrivan en lengo prouvençalo.

Coume se sentié à l'aise en sis obro tant naturalamen espelido? E quinte brave ami, estima entre li meïour, li leïau, li fidèu!

Avié creïssu coume uno lambrusco mourierenco; soun rasin de franco souco en terro noun faturado n'èro pas mens goustous. Avié pres pèr canta, gaire mai de leiçoun que lou grihet et la bouscarlo; avié legi, pèr pensa just, gaire mai d'àutri libre qu'aquéli dóu terraire nadau; avié cerca pèr escriéure emé gàubi, gaire d'autro ispiracioun qu'aquelo de soun cor sèmpre en coumbour pèr lou bèu, sèmpre esmougu d'amista freirenalo e de devouamen en tóuti.

Sabès-ti, emé la doulour de quita li siéu, quinte regret empuravo sa fèbre, au mitan de sa mort? Ero de s'enana d'un mau que l'empachavo de reçaupre sis ami e de ié sara la man uno fes encaro.

D'ordre óuficiau pressèron l'enterramen. Tavan vengue pamens de Castèu-Nòu coume Mistral de Maiano...

Es bèn vrai, coume lou diguè Bouvet, que Cassini èro amistous e acuiènt e generous enjusquo à s'oblida pèr lis àutri. Ah! que s'ameritavo ansin de teni long-tèms lou sèti majourau de Jan Brunet! Ero de la memo grano d'ome, se sacrificant tre que l'avié à defendre, à faire espandi uno idèio bèn fasènto, un eisèmple auturous... (1)

(1) Vendredi, 7 août, nous apprenions sa maladie, la petite vérole, disait-on, et samedi 8, nous le menions hélas! au cimetière!

Ah! pourquoi le Maître, venu de Maillane apporter au vaillant majoral avignonnais un dernier salut qui est une gloire, pourquoi n'a-t-il pas mis par écrit les paroles si hautes et les adieux si pathétiques qui firent tous pleurer lorsqu'il les laissa tomber, en fleur de génie, sur le lit de son éternel repos, ô Cassini? Ce serait ton éloge le plus grand, le plus parfait...

Malgré quelques couronnes cueillies en des jeux floraux de langue française, Jules Cassini, était seulement un écrivain en langue provençale.

Comme il se sentait à l'aise dans ses œuvres si naturellement écloses? Et quel agréable ami estimé entre les meilleurs, les loyaux, les fidèles!

Il avait poussé comme une lambrusque moriéroise; son raisin de souche franche en terre non cultivée n'en était pas moins savoureux. Il n'avait pris pour chanter guère plus de leçons que le grillon et la fauvette; il n'avait lu, pour penser juste, guère plus d'autres livres que ceux du terroir natal; il n'avait cherché, pour écrire avec aisance, guère d'autre inspiration que celle de son cœur, toujours ardent pour le bien, toujours ému d'amitié fraternelle et de dévouement pour tous.

Savez-vous, avec la douleur de quitter les siens, quel regret attisait sa fièvre au milieu des affres de la mort? C'était de s'en aller d'un mal qui l'empêchait de recevoir ses amis et de leur serrer la main une fois encore.

Des ordres officiels hâtèrent ses obsèques. Tavan vint pourtant de Châteauneuf comme Mistral de Maillane...

Il est bien vrai, comme le dit Bouvet, que Cassini était aimable et accueillant et généreux jusqu'à s'oublier pour les autres. Ah! qu'il méritait ainsi de tenir longtemps le siège majoral de Jean Brunet! Il était de la même espèce d'homme se sacrifiant dès qu'il y avait à défendre, à faire connaître une idée bienfaisante, un magnifique exemple...

Julian et Fontan, dans leur Anthologie du Félibrige provençal disent de lui avec raison:

— Ses œuvres allient le pittoresque à la vigueur et à l'éclat et dénotent chez lui, en même temps qu'un amour passionné pour la terre natale et un sentiment délicat de la nature, une sensibilité pénétrante et une remarquable puissance d'observation.

Jules Cassini n'a eu besoin que de quelques années, environ sept ans, pour établir sa réputation d'écrivain; sa mort soudaine, à l'âge seulement de 49 ans, fut une grande perte pour la littérature provençale.

Peu de jours après les obsèques de Jules Cassini le Flourège fit graver, sur la tombe de celui dont il regrettait amèrement la perte, l'épithaphe suivante, composée par Frédéric Mistral:

La Mort m'a pres en plen canta,
Pauro cigalo felibrenco
E dins lou cros m'a recata
Subitamen d'un cop de trenco.
Mai tu, Segnour, aguènt pieta,
Me leissaras belèu mounta,
Pèr que iéu cante dins toun libre,
Au Paradis di bon Felibre. (1)

(1) La Mort m'a pris pendant que je chantais — Pauvre cigale félibréenne — Et dans la fosse m'a renfermé — Subitement d'un coup de pioche — Mais toi, Seigneur, ayant pitié — Tu me laisseras peut-être monter — Pour que je chante dans ton livre — Au Paradis des bons félibres.

Le majoral Louis Charrasse composa aussi pour Jules Cassini un beau sonnet dans lequel, avec sa vive intelligence et son bon cœur, il résuma à peu près tout ce que l'on peut dire sur celui dont il a été l'un des plus fidèles amis:

Ami qu'un triste sort nous a rauba tant lèu,
Tu qu'aviés enaura la pichoto patriò,
Tau que t'a couneigu porto enca dins l'auriho
Ti prepaus plen de sen, ti cant plen de soulèu

E se toun cors, pecaire, au founs dóu cros soumiho,
Se toun esperit trèvo aro lou grand belèu,
Toun souveni luisis, car e pious calèu,
Dins li cor prouvençau coume dins ta famiho.

A la pensado aviés sèmpre quicon de grand...
Quente estras, à la fin, d'ansin quita subran
Ta feleno, ta chato, e toun gèndre e ta femo!...

Ti mot galoi, souvènt, m'an mes de bono imour;

Legisse qu'en plourant Li Varai de l'Amour.
Gramaci d'aquéu rire e d'aquéli lagremo. (1)

(1) Ami qu'un triste sort nous a enlevé si vite — Toi qui as exalté la petite patrie — Tel qui t'a connu entend résonner encore à ses oreilles — Tes propos pleins de sens, tes chants pleins de soleil. Et si ton corps, hélas! au fond de la fosse sommeille — Si ton esprit hante maintenant le grand peut-être — Ton souvenir luit, chère et pieuse lampe — Dans les cœurs provençaux comme dans ta famille. Dans la pensée tu avais toujours quelque chose de grand... — Quel déchirement, à la fin, de quitter ainsi subitement — Ta petite-fille, ta fille et ton gendre et ta femme!... Tes mots plaisants, souvent m'ont mis de bonne humeur; Je ne lis qu'en pleurant. Les Troubles de l'amour. — Merci pour ce rire et pour ces larmes.

En somme Jules Cassini avait de grandes qualités intellectuelles: Compréhension, imagination, justesse et finesse; de grandes qualités morales: bonté, dévouement, amour de la famille et de la patrie; de grandes qualités littéraires: clarté, harmonie, pittoresque, éclat et profondeur, et il mérite bien que les cent bouches de la Renommée fassent aujourd'hui retentir son nom.

Anfos martin

APPENDICE

FETE DU CENTENAIRE DE JULES CASSINI

Le 6 juillet 1947, fut célébré, à Morières, le Centenaire de Jules Cassini. Voici, d'après L'Accent, l'hebdomadaire illustré d'Avignon et de Provence, le compte-rendu de cette fête: Dimanche dernier a été célébré, à Morières, le Centenaire de Jules Cassini que nous avons annoncé dans notre revue.

C'est le Flourège d'Avignon qui avait pris l'initiative de cette fête à laquelle prêtaient leur concours plusieurs sociétés folkloriques, notamment celles du Pontet et de Gadagne.

Un long cortège, précédé de tambourinaires, qui s'était formé dans le magnifique jardin de notre collaborateur Anfos-Martin, au Grésihàs, comprenant les enfants des écoles publiques de Morières, les différentes sociétés, celle du Pontet avec son drapeau, de nombreux félibres venus d'un peu partout et la famille de Jules Cassini, se rendit à la Mairie pour y prendre le maire et son conseil municipal.

Toutes les jeunes filles étaient costumées en Comtadines et tous les Jeunes garçons en farandoleurs.

Ce cortège, d'un effet admirable, se rendit, par les rues César Verdier et de Folard, au Monument aux Morts, pour y déposer une gerbe de fleurs, puis à la maison natale d'Agricol Perdiguier où M. Anfos Martin prit la parole, en provençal, pour saluer la mémoire de celui qui fut l'apôtre du Compagnonnage et que Frédéric Mistral a mis comme personnage dans le plus grand de ses chefs-d'œuvre, Calendal, sous le nom de la Vertu d'Avignon.

L'inauguration d'une plaque commémorative sur la maison natale de Jules Cassini, qui est à côté de celle d'Agricol Perdiguier, eut lieu ensuite.

Sur cette plaque, il y a l'inscription suivante, en provençal, rédigée par M. Anfos-Martin:

Lou Flourege d'Avignoun
Au majourau dóu Felibrige
Jùli Cassini
1847-1896
que
Dins aquel oustalet,
Alor marrido bòri,
Un bèu jour tout soulet
Prenguè vanc vers la glòri (1)

(1) Le Flourège d'Avignon — Au majoral du Félibrige — Jules Cassini — 1847-1896 — qui: — Dans cette petite maison — Alors mauvaise cahute — Un beau jour, tout seul, — Prit son élan vers la gloire.

Là prirent la parole M. Marius Fousson, cabiscol du Flourège, M. Frédéric Mistral, neveu, capoulié du Félibrige; M. Robert Dion, maire de Morières qui exaltèrent la mémoire de Jules Cassini et M. Raymond Vachet, l'un des petits-fils de ce dernier qui remercia au nom de la famille.

La cérémonie terminée, le cortège, toujours précédé des tambourinaires qui sous la direction d'Alain Charrasse, firent entendre leurs meilleurs airs pendant toute la durée de la fête, se rendit, suivi de la foule, sous la Halle aux raisins, aménagée pour la circonstance, où devait avoir lieu la Cour d'Amour.

Les dames qui présidaient cette Cour d'amour étaient Mme Vve Roumanille, de St-Rémy, petite-fille de Jules Cassini, Mme Vidier, l'artiste peintre de Vedène, Mme Reynaud, de Morières, Mme Lenain, du Pontet, Mlle Ayzac d'Avignon et une demoiselle de Gadagne dont nous regrettons de ne pas connaître le nom.

Toutes ces dames étaient dans leurs plus beaux atours de Comtadine, Mme Roumanille exceptée qui était dans un costume d'Arlésienne de toute beauté.

L'Elan pontétien, sous la direction de M. et Mme Lenain, enthousiasma les spectateurs par ses farandoles et ses danses anciennes. C'est une des meilleures sociétés folkloriques que nous connaissions.

Li Cigaleto de Gadagno, sous la direction de l'Abbé Georges, un très bon félibre, curé de cette commune, se firent remarquer par les chants provençaux qu'elles interprêtèrent et furent très applaudies.

Un chanteur des Felen de Font-Segugno de cette dernière commune, M. Raymond Requin qui a une très belle voix, obtint un grand succès.

M. Crassard, de L'Isle-sur-Sorgue, M. Tourrette, d'Avignon, deux félibres bien connus, régalerent les spectateurs des principales pièces de leur répertoire.

Les jeunes filles et les jeunes garçons des écoles publiques, sous la direction de Mme Besson, institutrice, terminèrent le programme par des danses chantées, par un chant Notre Provence, de Marius Fousson et par la Coupo Santo.

Tous les acteurs et les membres du cortège se réunirent ensuite au Café du Cercle où la Municipalité leur offrit des rafraîchissements.

Notons parmi les personnalités que nous n'avons pas déjà nommées: François Jouve, de Carpentras, majoral du Félibrige, Vidal, cabiscol des Felen de Font-Segugno, de Gadagne; M. le Dr Tallet de l'Isle-sur-Sorgue, M. Vidier, le sculpteur bien connu, de Vedène, Mme et M. Louis Reynard, les félibres d'Avignon; M. Cambe, trésorier du Flourège, M. Bonnel, ancien cabiscol du Flourège, de Villeneuve-les-Avignon, M. Robert Bailly, de La Gazette de Provence, M. le Curé de Morières, collègue et ami du Père Xavier de Fourvières, M. Ayzac, l'imprimeur d'Avignon et toute sa famille; Mme Vve Louis Charrasse, l'épouse du majoral du Félibrige si regretté qui, malgré ses quatre-vingts ans passés avait tenu à assister avec sa belle-fille, Mme Alain Charrasse, à cette fête du souvenir.

Citons aussi le poète de Lostau.

Les organisateurs ont reçu des lettres d'excuses de plusieurs félibres, notamment de M. Marius Jouveau, l'ancien capoulié du Félibrige, de M. Domian, l'ancien cabiscol du Flourège, de M. Fustier, instituteur à Sorgues, et de plusieurs sociétés, notamment celles d'Avignon, de Vedène, d'Apt, d'Orange, de L'Isle-sur-Sorgue.

En résumé, véritable fête populaire et pleine d'entrain, en l'honneur non seulement de Jules Cassini, mais de tout le pays comtadin que ce dernier a chanté si harmonieusement et avec tant d'amour.

Morières le 7 juillet 1947.

A. M.

© CIEL d'Oc – Setèmbre 2006